

Une lecture du *Journal* de Robert Margerit

DEUXIÈME PARTIE 1955-1967

Une maturité inquiète

par Jean Vergnaud

Sommaire

Pages

Analyse et commentaire (à la mode ancienne)

Introduction	12
« Triste vie »... : un pessimisme renforcé	12
Permanence du labeur, 1955-1958	16
Roman ou histoire ? Un effort démesuré, 1958-1963 ...	19
D'un journal à l'autre. Révélation	23
Encore et toujours au travail, 1962-1967	27
Pouvons-nous comprendre Margerit ?	30
Pas si triste que ça ! (pour nuancer cet article)	36
Conclusion	38

**Pages choisies, ordre chronologique,
extraits du *Journal*, numérotés de 1 à 27** 41

Comme pour la première partie de l'étude
(*Cahier Margerit* n° IX, pages 13 à 89),
l'analyse et le recueil des pages choisies
peuvent se lire indépendamment l'un de l'autre.

« **T**OUTE notre existence future va se décider dans les deux mois à venir » écrit Margerit le 11 janvier 1955 (extrait 1, p. 41). Cette formule solennelle dramatise quelque peu la situation. Il ne s'agit en fait que d'un épisode de plus dans l'histoire des hésitations permanentes de l'auteur entre Paris et Thias. Un nouvel appartement sera effectivement acheté à Paris un mois plus tard. Événement important, certes. Mais la vie quotidienne de Margerit, son travail, ses préoccupations, n'en seront pas changées pour autant. Pas plus qu'ils ne l'auraient été s'il s'était installé définitivement à Thias. La coupure établie dans cette étude entre les années 1954 et 1955 reste donc en partie arbitraire¹. À première vue, c'est bien le même homme qui continue à écrire, de la même façon irrégulière, avec une alternance de notes sommaires (très souvent le nombre de pages écrites dans la journée) et de textes plus étoffés — et surtout avec le même esprit.

Des évolutions se dessinent pourtant dans tous les domaines. Après en avoir donné une idée, je suivrai surtout les efforts de Margerit pour rédiger son œuvre majeure, le roman *La Révolution*, sans oublier l'éclairage nouveau apporté, par rapport au journal intime, par le texte plus élaboré qui vient le doubler de 1956 à 1963, le *Journal de la Révolution*. Je réserverai pour la fin de mon article une interrogation générale sur la personnalité de l'écrivain.

« **Triste vie** »... : un pessimisme renforcé

On ne peut s'en tenir à une opinion catégorique sur ces nouvelles pages du *Journal*. Tantôt l'auteur, absolument fidèle à lui-même, se répète à satiété, et on se lasse du texte ; tantôt il donne l'impression d'avoir évolué, de

1. Le choix de la période 1955-1967 peut cependant se justifier par rapport à la rédaction du roman *La Révolution* : en 1955 premier projet ; en 1967 fin de l'écriture du dernier tome (qui sort en février 1968).

mieux dominer sa propre expérience, d'en dégager le sens avec mesure ; tantôt au contraire il prononce sur certains sujets des jugements un peu simplistes.

En tout cas, il n'est pas plus optimiste. Il semble décidément imperméable à la simple joie de vivre. « Existence toujours aussi désolée et désespérante » : quelle notation pour un premier janvier (1955) ! Il est vrai que Margerit déteste particulièrement cette période des fêtes, comme il le dit souvent, par exemple le 2 janvier 1961 : « Perdu un temps considérable à recevoir des gens. Au diable Noël et toutes les sottises de ce genre ! » Mais c'est pendant toute l'année que le mot ennui reparaît des dizaines de fois, accompagné de substituts plus ou moins synonymes : « Je m'embête mortellement. Ne serais-je pas allé dans l'ennui au-delà du point de "non-retour" ? » « Excédé d'ennui » (21 et 23 octobre 1967). L'auteur est si profondément enfoncé dans le marasme qu'il gratifie certains jours exceptionnels de la formule « pas ennuyé », répétée plusieurs fois en septembre et octobre 1966.

Parmi les causes probables de cet état d'esprit, il faut sans doute penser d'abord aux problèmes de santé. Ils tiennent dans le *Journal* une place beaucoup plus grande que pendant les années précédentes, et surtout à partir de 1958. Margerit avait l'habitude de gripes annuelles. Elles se multiplient maintenant, et elles auraient parfois tendance à devenir mensuelles : en 1958, grippe le 5 janvier, « nouvelle grippe » le 13 février (s'agit-il toujours de véritables gripes ?). Dès 1959, s'y ajoutent des névrites qui l'empêchent de dormir (extrait 10, p. 52). Puis les maux de dents sont plus fréquents, les séances chez le dentiste se multiplient (et Margerit n'oublie jamais de les mentionner). Il a aussi des douleurs « atroces » à l'estomac (dès juin 1961). En 1966 commencent des ennuis de vision : il ne s'habitue pas à ses lunettes à double foyer, et bientôt il aura les plus

grandes difficultés à lire. En octobre, il renonce à conduire la nuit. Comme Suzanne se trouve elle aussi malade de temps en temps, et qu'elle prend même l'habitude de syncopes, attribuées à un mauvais fonctionnement du foie (en janvier 1962, ils sont tous les deux malades en même temps) on comprend la morosité de l'auteur. Finalement, il en arrive à un état de "fatigue générale" signalé dès 1966, et traduit le 26 octobre 1967 par cette note d'une brièveté caricaturale : « Cet après-midi docteur. M'a trouvé colibacillose, entérocolite, foie en mauvais état, idem côlon, nerfs délabrés, mauvaise circulation. Moral déplorable »².

Il dit bien un jour, comme il le disait autrefois : « Il faut abuser. Je n'ai jamais aimé la sagesse. Aussi je ne me plains pas, je constate que je suis fatigué, c'est tout » (18 septembre 1961). Cela n'empêche pas son *Journal* d'être en partie occupé par une chronique minutieuse des aggravations ou des améliorations de son état de santé.

Celui-ci ne suffit pourtant pas à expliquer complètement son humeur générale. Mais je rappelle seulement pour mémoire les plaintes, les colères, les protestations habituelles qui continuent à travers toutes ces pages : à propos de la correspondance à laquelle il faut répondre (extrait 12, p. 55), des visites qui l'empêchent de travailler ; des courses à faire à Limoges lorsqu'il est à Thias ; de ses multiples obligations parisiennes, à la Société des Gens de Lettres, à différents jurys littéraires (il a pourtant tout accepté et il trouve parfois du plaisir à toutes ces réunions) ; de la contrainte que représente pour lui, pendant onze mois de l'année, son article hebdomadaire pour le *Populaire*...

La plainte saisonnière sur le déménagement prend de l'importance, et revient inéluctablement tous les semestres, en mai-juin lorsqu'il s'agit de quitter Paris pour Thias, en octobre ou novembre au moment du retour à

2. Il déclare aussi subir tous les ans, en arrivant à Thias, « une crise vermineuse suivie d'une crise de colibacille ». « C'est tout de même extraordinaire ! » commente-t-il lui-même (26 juin 1961).

Paris. Et le sujet devient si obsédant pour Margerit qu'il éprouve en 1965 le besoin d'y réfléchir plus posément. Il dépasse alors la simple expression de ses humeurs (toujours très instables) pour s'expliquer calmement sur le caractère de Suzanne et sur le sien, sur leurs sentiments, sur ses goûts et les contraintes de sa carrière. Cela nous vaut déjà un grand texte le 15 juin (extrait 21, p. 67) ; puis trois autres le 31 octobre, le 1^{er} et le 2 novembre. On verra en les lisant pourquoi les deux derniers ont été écrits exceptionnellement le matin. Ils représentent un bel effort d'objectivité dans l'analyse de soi (extrait 24, p. 72).

Margerit n'est pas toujours aussi raisonnable, par exemple en ce qui concerne ses relations avec les femmes. Le sujet le préoccupe beaucoup moins que pendant les années quarante à cinquante-quatre. Simple question d'âge ? Des bouffées de souvenirs lui reviennent pourtant quelquefois, avec moins de nostalgie que dans le passé, mais plus de précision, et plus de sévérité dans les jugements. Le 19 janvier 1960, il ne mâche pas ses mots : « Les femmes sont vraiment des imbéciles. De toutes celles que j'ai connues (bibliquement) jusqu'à ce jour (seize au moins, pour les plus importantes) aucune n'avait le sens de l'érotisme. Les femmes, en général, n'ont pas le sens de l'érotisme, elles n'ont que l'appétit de jouissance bestiale. C'est écœurant ». Et un an plus tard, le 24 janvier 1961, après une déclaration pour le moins surprenante sur ses deux intérêts exclusifs du moment, la Révolution et l'érotisme, c'est-à-dire « tout ce qui précède, prépare longuement, très longuement, le plus longuement l'amour qu'on fait (puisqu'il faut le faire, comme couronnement matériel) et ce qui le suit », il enfonce le clou : « Hélas, hélas ! Les femmes – toutes celles que je rencontre du moins – n'ont qu'un sens misérable de ce qui précède et de ce qui suit ! De l'art. La plupart ne pensent qu'à jouir, comme des vaches ». Gageons que

Margerit exagère, que certaines de ses amies avaient plus de délicatesse ; et avouons que nous ne découvrons pas dans ces phrases le côté le plus sympathique de l'auteur³.

On peut penser que Suzanne est exceptée de cette condamnation sans nuances. Certes, lorsque le 4 octobre 1961, dans un moment de mauvaise humeur, après s'être plaint une fois de plus d'avoir à déménager, Margerit s'exclame : « Ah ! la stupidité des femmes ! », c'est bien d'elle qu'il s'agit. Mais les autres textes qui la concernent (ils sont rares, en dehors des simples actions de la vie quotidienne) sont écrits dans un tout autre registre. Le 11 janvier 1955, évoquant son double Bruno, dans *La Malaquaise*, alors en cours de rédaction sous le titre *L'autre*, l'auteur parle de « l'affection assez spéciale de Bruno pour sa femme — spéciale en ce sens qu'aux normes de tendresse, d'attachement et de lassitude qui caractérisent l'amour conjugal ordinaire s'ajoutent, ou plutôt se mêlent profondément, les particularités de cet amour chez un romancier comme Bruno » (extrait 1, Margerit souligne qu'il évoque une expérience personnelle). Plus directement, à la fin du texte du 2 novembre 1965 (soit dix ans plus tard), s'il évoque « un amour qui est mort », il le dit « remplacé par un autre sentiment, non moins profond, non moins fort » (extrait 24, p. 72). Ce qui revient à dire qu'un amour doit se transformer pour durer, et qu'on ne peut pas toujours avoir trente ans. Mais n'est-ce pas le propre de Margerit que de refuser ces évidences ?

Permanence du labeur, 1955-1958

Si on tient compte du fait que *La Révolution* comporte quatre tomes très copieux, on est frappé par la régularité de la production littéraire chez Margerit : huit titres en

3. On ne saurait passer sous silence la fin de ce texte, qui peut avoir valeur explicative pour beaucoup de choses dans la vie et l'œuvre de l'auteur : « J'ai horreur des mères, des vergetures, des seins vidés, de tout ce qui est bestialement maternel, de tout ce qui peut me rappeler celle qui m'a mis au monde, et que j'ai toujours détestée d'instinct ».

douze ans, comme nous l'avons vu (*Cahier* n° IX) de 1942 à 1954 ; huit titres à nouveau en douze ans, de 1955 à 1967⁴. Mais après, plus rien d'important, une véritable rupture dans les publications, ce qui ne veut pas dire que Margerit n'écrit plus. Rupture qui peut s'expliquer par l'aggravation de ses problèmes de santé, au premier rang desquels l'épuisement consécutif aux efforts consentis pour l'écriture de *La Révolution*.

Je passerai rapidement sur la période qui précède ces efforts, jusqu'en 1957-1958. L'auteur n'a alors rien changé à ses habitudes de fébrilité un peu brouillonne. Au début de l'année 1955, il refait la nouvelle *Une tragédie romantique*⁵, et travaille encore à la fois à *La vie littéraire*, début de *L'Autre*, qui deviendra *La Malaquaise* (extrait 1), et aux *Innocents*, qui deviendront *Les Amants*, après une très longue gestation (cf *Cahier* IX, p. 42). L'emménagement rue Spontini, dans le nouvel appartement parisien, vient perturber son travail : « Cette pauvre littérature devient un mythe » dit-il le 6 février. Et le 3 mars : « J'ai hâte d'être enfin installé pour rentrer dans cette "littérature" qui me déçoit, à laquelle je ne crois pas, et hors de laquelle je suis comme une bête malade ». Il y rentre très vite effectivement, passe à Thias un été torride à travailler, et le 30 août, le manuscrit de *L'Autre* est expédié à Gallimard. Il continue alors à écrire *Les Innocents*. Dès le 3 novembre, il commence à se documenter pour *Lern*, qui deviendra *La terre aux loups*. Il commence aussi sur la guerre de soixante-dix et la Commune un roman qui n'ira pas au-delà de trente pages. Il passe des heures en 1956 à essayer de mettre au point des *Tragédies bourgeoises* qu'il abandonne et reprend plusieurs fois avant de les enterrer définitivement (comme il le rappelle plus tard, le 24 janvier 1966).

4. Tous ces titres chez Gallimard : *La Malaquaise*, 1956 ; *Les Amants*, 1957 ; *La terre aux loups*, 1958 ; *La Révolution*, tome I, *L'amour et le temps*, 1962 ; tome II, *Les autels de la peur* et tome III, *Un vent d'acier*, 1963 ; *Waterloo*, 1964 ; *La Révolution*, tome IV, *Les hommes perdus*, février 1968.

5. Publiée dans *Le cabriolet volant*, p. 183.

Inutile de dire que tout se fait souvent (mais pas toujours) dans la douleur, et que Margerit est rarement satisfait de son œuvre. Le 28 octobre 1955, à propos du texte des *Innocents*, qui s'appelle momentanément *L'affaire Artigues* : « À partir de la première ligne du troisième chapitre, je me heurte à un tel barrage de sottises, de gaucheries, de platitudes, de puérités, de scories non déblayables, d'ordures de l'esprit – un barrage si épais qu'il m'est absolument impossible de le percer ».

On pourrait multiplier les citations qui vont dans le même sens. Mais l'exemple de *La terre aux loups* reste sans doute le plus caractéristique. Le départ de l'aventure n'est pas enthousiaste : « Ce qui me manque le plus, c'est la conviction. La seule que j'aie, c'est que, quoi que je fasse, le livre que j'écrirai sur ce sujet me décevra, car il ne répondra jamais au souvenir que je garde de cette histoire après ce que j'en ai lu » (13 décembre 1956)⁶. La suite est plutôt laborieuse. En arrivant à Thias en juin 1957 Margerit retrouve des documents qui lui manquaient, et doit refaire tout le début du roman, sur la bataille de Waterloo. Le 12 août il abandonne la rédaction, définitivement semble-t-il. Il la reprend en septembre, pour s'arrêter à nouveau le 4 octobre. Le livre est pourtant terminé le 26 novembre, mais il veut le reprendre depuis le début. Car pour lui un roman n'est pas achevé s'il n'a pas été réécrit une ou deux fois. En fait il ne reprend rien, le manuscrit tel quel enthousiasme madame Berry, puis satisfait Robert Gallimard et Jean Blanzat. L'auteur prétend encore qu'il vient de « rater » son dernier livre, « avec un bon sujet pourtant », mais après la publication, il doit bien constater son succès auprès du public, et même de la critique

6. La source du roman semble bien être un fait-divers commenté autrefois dans les journaux limousins « Reportage Valérie » dit Margerit le 13 février 1958. Et le 25 mai de la même année, il parle avec Pierre Benoît « des Verdets, et de l'assassinat de Brune ». Tout cela n'est guère éclairant pour un lecteur d'aujourd'hui.

« hormis un sot article de Kemp » (25 mai 1958). Mais il ajoute : « Et tout cela ne me sert à rien : je suis de plus en plus dans le noir ».

Roman ou histoire ? Un effort démesuré, 1958-1963

Dans sa *Notice bio-bibliographique* (1910-1950) écrite en 1951⁷, Margerit déclare qu'il a toujours eu le goût de l'histoire, et d'abord de la préhistoire. Comme son héros Philippe Mora dans *Le vin des vendangeurs*, il a fait de nombreuses recherches aux Archives départementales, d'abord pour gagner un peu d'argent, puis par plaisir. Pendant la guerre, il a publié des éléments de l'histoire de Limoges dans *L'appel du Centre*. De même après 1951, outre son article hebdomadaire de critique littéraire, il fournit au *Populaire du Centre* divers articles sur l'histoire du Limousin. Et il continue d'écrire des nouvelles sur fond historique⁸.

On n'est donc pas surpris par ces lignes du 3 juillet 1955 : « Il faudra que j'écrive un roman historique traité exactement comme un roman moderne. C'est ça que j'ai envie de faire en ce moment ». D'autre part, l'idée de choisir l'époque de la Révolution doit traîner depuis longtemps dans son esprit puisque le 16 septembre il parle de « (son) éternel projet d'un livre de l'époque révolutionnaire ». Mais, contrairement à d'autres, ce projet mûrit plutôt lentement. Margerit répète son envie de roman historique le 27 octobre, en s'agaçant d'avoir encore à travailler sur *L'affaire Artigues* ou *Lern* « avec ces histoires d'amour ou de sensualité qui ne (lui) disent plus rien ». Quel changement ! « Il me semble que je suis en train de divorcer d'avec le roman » ajoute-t-il le 17 juin 1956. Et pour s'en persuader complètement, il compare une page

7. Publiée dans le *Cahier Robert Margerit* n° 1, en 1992, p. 55.

8. Cf *Le cabriolet volant*, pp. 297-389.

de son histoire de Limoges des années quarante à un début de roman sur le même sujet : « honnêteté » dans un cas, « frime romanesque » dans l'autre. L'idée de faire commencer le roman à Thias apparaît en décembre 1957. Il a déjà fait là quelques essais de rédaction, mais prétend qu'il ne peut les continuer à Paris (extrait 6, p. 46). À partir de Noël 1957, il se dit « obsédé » par son projet, qui l'empêche d'écrire autre chose : « Toute impulsion "moderne" barrée par période révolutionnaire, qui s'interpose et dont je ne peux rien faire en ce moment » (11 mars 1958).

C'est donc seulement pendant l'été 1958 que commence le véritable travail d'écriture. Son histoire agitée, parfois tumultueuse, occupe tout le *Journal* jusqu'en 1967⁹. Contrairement à ce qu'il a annoncé, Margerit ne divorce pas complètement d'avec le roman, puisqu'il prétend écrire « Le roman de l'histoire de la Révolution » (24 avril 1958). Formule extraordinaire : étant donné l'esprit scrupuleux de l'auteur, le livre projeté devra satisfaire à la fois aux exigences des deux genres, être précis et rigoureux comme un récit d'histoire, et vivant, animé, coloré comme un roman. L'entreprise devient un peu effrayante, « effarante » dit Margerit lui-même.

La documentation livresque ne lui pose pourtant aucun problème. Il est un lecteur acharné, et, s'il écrit lentement en général, il sait apparemment lire très vite. Il connaît toutes les études générales publiées sur la Révolution, au XIX^e ou au XX^e siècles. À Michelet, il reproche son « lyrisme hystérique » (30 avril 1967). Lenôtre lui semble (avec raison) le plus superficiel (6 avril 1962). Mais Octave Aubry a écrit à ses yeux un livre « définitif », et donc décourageant (17 avril 1959)¹⁰. De plus, pour chaque

9. On oublie trop souvent que le Prix de l'Académie française a récompensé fin 1963 un ouvrage en trois volumes seulement. Le quatrième tome a été écrit péniblement, après *Waterloo*, de 1964 à 1967.

10. Michelet (1798-1874) : *Histoire de la Révolution française*, 7 volumes de 1847 à 1853. Le Nôtre (1857-1935) : plusieurs ouvrages sur la Révolution de 1893 à 1920. Mathiez (1874-1932) : *La Révolution française 1922-1924*. Aubry (1881-1946) : *La Révolution française* 1943.

épisode, il peut citer des sources connues des seuls spécialistes, par exemple (8 juillet 1961) « Cléry, Edgeworth et madame Royale » pour le récit de l'exécution de Louis XVI.

Mais la documentation écrite ne saurait suffire au romancier historien. Et voici Margerit à la recherche, dans Paris, de tout ce qui pourra lui permettre de mieux faire vivre de façon concrète les divers événements :

- « Allé examiner, au musée Carnavalet, les objets de la période révolutionnaire » (22 décembre 1957).
- « Passé longues après-midi au Louvre et au musée d'Art décoratif. Des dernières salles du pavillon de Marsan se reconstitue sous mes yeux, avec la précision d'un décor réel, la vue que l'on avait du Comité de salut public... » (24 avril 1958).
- « J'entends des martinets. Donc il est juste de penser qu'il y en avait le jour de l'ouverture des États généraux » (4 mai 1961).
- « De deux heures à quatre heures, promenade aux Tuileries. Essayé de vérifier itinéraire des défenseurs du château » (12 mai 1961).

Ce soin méticuleux dans la recherche de la documentation ne dispense pas l'auteur de se heurter aux difficultés inhérentes à son entreprise, et le *Journal* devient le récit d'un combat titanesque pour l'aboutissement d'un projet trop ambitieux. Dès 1955, Margerit a bien vu le problème : « Je suis incapable de me libérer assez du document pour écrire un roman, et du roman pour écrire de l'histoire » (16 septembre). Sept ans plus tard, en avril 1962, alors qu'il va achever la rédaction du troisième tome (il en est au 9 thermidor), il se débat encore entre les exigences du romancier et celles de l'historien :

« Il est (...) difficile de maintenir là-dedans Claude et Dubon¹¹ et de ne pas "expliquer" plus que ne peut le faire

11. Deux des personnages inventés par Margerit, et qui vivent la Révolution aux côtés des héros historiques, Danton, Robespierre, etc.

Inutile de dire que les rapports obligatoires entre ces deux catégories de personnages posent aussi de nombreux problèmes à Margerit.

un romancier » (10 avril). « Il faudra reprendre tout ça. Ce n'est qu'une ébauche mal écrite, et plate, sans atmosphère (11 avril). « Toujours aussi mauvais. Didactique. Pas de couleur. Il est bien difficile d'en mettre si l'on ne veut pas tomber dans le théâtral et le légendaire, parfaitement faux (...) Le faux romanesque » (12 avril).

Tantôt mauvais historien, puisque le romancier selon Margerit doit se priver de toute explication personnelle, de tout procédé pédagogique (extraits 13, p. 56 ; et 15, p. 58), tantôt mauvais romancier, puisque la tentation est grande de raconter les événements sans les faire vivre concrètement. C'est cette deuxième plainte qui l'emporte nettement : « Ce n'est plus un roman que j'écris, c'est un memento, un tableau chronologique de la Révolution » (28 septembre 1961, cf aussi extrait 16, et surtout l'allusion à Héraut de Séchelles, p. 59).

Il n'est pas étonnant que les intermittences de l'inspiration, habituelles chez Margerit, se manifestent encore plus fortement pour *La Révolution* que pour *La terre aux loups*. Elles commencent dès 1958. À Paris, Margerit s'impatientait de ne pouvoir rien faire sans les documents laissés à Thias ; arrivé à Thias fin juin, il n'arrive plus à s'intéresser au sujet, et le 11 juillet il prend une décision apparemment définitive : « Je viens de faire un paquet de tous mes documents, notes, essais, sur la période révolutionnaire, et d'enfourer le tout au fond du premier placard ». Bien entendu le travail est repris avant la fin du mois, et le 15 août l'auteur a écrit vingt-quatre pages. Mais il renonce à nouveau le 12 septembre (« Pénible échec. Il faut sortir définitivement de là. Il me faut rompre avec cette obsession de l'histoire »), recommence à écrire quelques jours plus tard, s'arrête « une fois de plus » le 27 septembre...¹². Une note désolée le 15 décembre 1959 : « Ce livre ne m'intéresse plus, j'en suis même dégoûté. Je voudrais écrire

12. Le parallélisme est vraiment frappant avec la rédaction de *La terre aux loups* un an plus tôt. De véritables habitudes pour l'été et l'automne à Thias !

autre chose, un roman actuel, un roman ramassé, comme *Mont-Dragon*, ou *Un été torride...*». Exactement l'inverse de ce qu'il écrivait le 27 octobre 1955 ! (Cf aussi extrait 7, p. 48) Des réactions courageuses, au contraire, le 2 juillet 1960 et le 17 février 1961 : « Je ne crois pas à la réussite de ce livre (...). Mais puisque je l'ai commencé, il faut le terminer ». « J'y crèverai ou j'y arriverai. Et à moins, évidemment, que mes nerfs lâchent, je ne crèverai pas ».

À partir de cette dernière date, il n'est plus question d'abandonner le livre, mais la manie du dénigrement persiste jusqu'en 1962. Cf extrait 17, p. 60 : « Je n'ai rien écrit de si morne, si plat, si dénué de vie, de couleur et d'atmosphère que cette lutte des Hébertistes-Dantonistes-Robespierriistes ».

Pendant les pages s'ajoutent aux pages, et on va les publier. Depuis 1961, Robert Gallimard et Jean Blanzat suivent avec satisfaction les progrès du manuscrit. Le 24 avril 1962, l'auteur décide de le partager en trois tomes, il choisit les titres définitifs. Et il songe déjà à la possibilité d'une suite (« un quatrième volume allant jusqu'au Consulat »), tout en se documentant pour son *Waterloo* pour lequel il a déjà signé depuis plusieurs mois un contrat avec Gallimard.

D'un journal à l'autre. Révélation

« Ça a été un bonheur d'écriture extraordinaire ». Ce n'est évidemment pas dans le *Journal* de Margerit qu'on rencontre cette formule. Elle est de Jean Rouaud (prix Goncourt en 1990 pour *Les champs d'honneur*), qui parle de son dernier livre, *L'imitation du bonheur*, un roman d'amour qui se passe sous la Commune de Paris¹³. Par comparaison, on serait presque pris de compassion pour Margerit, qui raconte lui aussi des histoires d'amour dans une époque troublée, mais n'a pas su en tirer un bonheur d'écrivain.

13. Article du *Nouvel Observateur*, n° 2148, 5 janvier 2006, pp. 78-80.

Les marques de satisfaction sont en effet plutôt rares dans le *Journal*, et sont très loin d'équilibrer les notations sur le travail, la peine d'écrire que nous venons de découvrir. Elles sont d'ailleurs presque toujours nuancées ou contredites par des termes ou des propos d'orientation négative : « Travail intéressant, captivant même. L'écriture le sera infiniment moins, avec ses difficultés stupides et harassantes » (28 juillet 1961, extrait 14, p. 57). « Si je pouvais toujours travailler tout le temps comme je le fais ces jours-ci, j'aurais peut-être terminé, grosso modo, à la fin d'octobre. Mais ça ne va pas durer. C'est exceptionnel » (1^{er} août 1961). Le 20 août, Margerit se déclare à la fois passionné et exaspéré par ce qu'il fait.

Son seul plaisir indiscutable et permanent semble être de constater l'avancement des travaux. Il note méticuleusement, chaque jour, le nombre de pages engrangées¹⁴. Et quand un épisode est terminé, et surtout quand il en a fini avec un personnage, il est capable d'en parler avec un certain humour : « J'ai pris la Bastille » (11 octobre 1959). « Pas très bien marché aujourd'hui. Enfin, encore deux jours de patience et j'espère que j'aurai guillotiné Louis XVI » (6 juillet 1961). « Exit Dumouriez. Après Louis XVI, en voilà un de plus dont je suis débarrassé » (4 août 1961).

Ajoutons que même le bonheur d'avoir reçu le Grand prix du roman de l'Académie française s'exprime de façon très mesurée, et non sans mentions accessoires moins agréables, le 7 novembre 1963 (extrait 19, p. 65).

Un changement d'esprit radical s'opère dans le *Journal de la Révolution*. Mon propos n'est pas d'étudier ici cette œuvre pour elle-même¹⁵, mais la comparaison avec le *Journal* est très significative¹⁶.

14. La notation habituelle comporte deux nombres. Par exemple : « 1 177 dact., 1 070 ms. ». Car Margerit commence toujours par écrire à la main, d'une écriture très fine, avant de dactylographier ce qu'il a écrit. Il se déclare incapable de travailler directement à la machine.

15. Se reporter dans ce même *Cahier* n° X à l'article de François Gilardi, p. 107.

16. Rappelons que, Robert Gallimard et Jean Blanzat en ayant déconseillé la publication, le *Journal de la Révolution* a attendu 2001 pour être édité par notre association, chez Lavauzelle, avec une préface de Roger Kenette. Ma pagination renvoie évidemment à cette édition.

« Le présent ouvrage a été composé pour sa plus grande partie avec des fragments de mon Journal. J'en ai extrait les passages relatifs à la Révolution » dit l'auteur dans son *avant-propos* (p. 6). Le *Journal* fournit effectivement la trame de cette nouvelle œuvre. À de rares exceptions près, les dates des entrées sont les mêmes, du 24 janvier 1956 au 7 novembre 1963. Et le toilettage subi par les textes choisis paraît parfaitement normal : les détails inutiles, allusions à la vie quotidienne, indications d'ordre météorologique, sont en général supprimés, et si certaines phrases sur la santé de l'auteur sont maintenues, c'est que celle-ci a influé directement sur son travail. Normales aussi semble-t-il les nombreuses additions explicatives au texte du *Journal*, même si l'ampleur de certaines d'entre elles peut surprendre. Elles sont pour la plupart empruntées à un « cahier bleu » et à des « feuilles de notes » dont Margerit parle aussi dans son *avant-propos*, mais qui ne se trouvent pas dans ses archives.

Ce qui est vraiment stupéfiant, c'est le changement de tonalité de nombreux textes, grâce à ces additions. On croirait ne pas avoir affaire au même écrivain. Certes, le *Journal de la Révolution* raconte comme le *Journal* « Le cheminement harassant de la création »¹⁷. Certes, comme d'habitude, l'auteur n'est jamais complètement satisfait de son œuvre. Mais il connaît pleinement le bonheur d'écrire évoqué par Jean Rouaud. Qu'on en juge par quelques exemples empruntés aux années 1959 à 1961 :

- 5 septembre 1959. Dans le *Journal*, une seule phrase concerne le roman : « Claude à Paris, avant l'annonce des États généraux ». Elle est reproduite dans le *Journal de la Révolution*, mais l'auteur lui ajoute une note beaucoup moins neutre : « Pris un immense plaisir, voluptueux, comblant, à dépeindre le spectacle que Claude a sous les yeux en se rasant » (p. 36).

17. Sous-titre donné au livre par Roger Kenette. Le mot « harassant » est employé par Margerit lui-même à la fin de notre extrait 14, p. 57.

- 19 septembre 1959. Une note sommaire dans le *Journal* : « 160 dactylo. Serment du jeu de paume ». Dans le *Journal de la Révolution* : « Page 160 dactylo. Caravane des députés sous la pluie, serment du jeu de paume. Sentiment absolu de vivre tout cela. Passionnant, enivrant ! » (p. 36). Ce n'est pas la même chose ! Jamais le terme « enivrant » n'apparaît dans le *Journal*.
- 11 octobre 1959. À lire pp. 37-38 dans le *Journal de la Révolution*. À un mot près (« pris » pour « j'ai pris ») les quatre premières lignes sont la reproduction exacte de la note du *Journal*. Mais l'auteur lui ajoute cette fois une page entière, qui commence par l'évocation de la « joie puissante » de « l'« ivresse visionnaire » qu'il a connues en écrivant le texte.
- 18 juin 1961. Exactement le même contraste. *Journal* : « J'avance un peu, mais je ne suis pas content, loin de là ». *Journal de la Révolution* : « J'avance un peu, sans être content, loin de là. Mais c'est quand même passionnant ! Le plus passionnant, le plus vrai pour moi, de tous les livres que j'ai écrits » (p. 66).
- 16 octobre 1960. Il vaut la peine, pour terminer, de citer in extenso les deux entrées à cette date :
Journal : « 534 dact. 487 ms. Article, ce matin. J'ai peur que tout ce que j'écris à la fin du premier livre ne soit très ennuyeux. Je travaille dans les pires conditions ; il fait froid, pas possibilité allumer chauffage central. Atmosphère infernale ; il y a de quoi devenir enragé ».
Journal de la Révolution : « Page 534. Article, ce matin. Je viens d'écrire, mal, mais avec une passion, une intensité prodigieuses, ce qui restera pour moi le sommet de ce livre, je crois : l'arrivée des Marseillais à Charenton, le conciliabule dans la maison de Santerre, l'orage. Ces pages m'ont payé de toutes mes peines, de tout le travail

ennuyeux, de tous mes désespoirs. Il faudra les retoucher sérieusement. Mais ce qu'elles sont, ce qu'elles seront n'a pas d'importance. Ce qui compte, c'est de les avoir vécues. Ça a été, oui, prodigieux » (p. 48). Pourrait-on rêver d'un contraste plus flagrant de tonalité et de contenu ? Et il ne s'agit pas d'un transfert d'article d'une date à l'autre : pas un mot dans le *Journal* sur l'arrivée des Marseillais.

Comment expliquer ce phénomène ?

Nous y reviendrons.

Encore et toujours au travail, 1962-1967

On est continuellement abasourdi par la soif de travail de cet écrivain, et en même temps par ses difficultés à mener à bien ses multiples projets. Pendant l'hiver 1959-1960, alors qu'il se débat encore dans les affres de la rédaction du premier tome de son roman, il accepte une proposition de Gallimard : il écrira le *Waterloo* de la collection « les Trente journées qui ont fait la France »¹⁸. Dès le 21 juillet 1960, commencent des calculs d'apothicaire pour savoir s'il pourra respecter cet engagement : « Dix-neuf pages en neuf jours, soit un peu plus de deux pages par jour. Ce n'est pas brillant (...) En fait il en faudrait cent par mois pour que j'aie fini à la fin d'octobre. Aucun espoir d'y arriver : Et je me suis engagé à commencer *Waterloo* pour la collection de Robert Gallimard dès mon retour à Paris. Tout cela m'inquiète ». Le 4 novembre, un arrangement lui donne un délai supplémentaire d'un an. Il pense donc pouvoir rédiger le livre pendant l'hiver 1961-1962. Mais il se trouve de nouveau angoissé le 22 juin 1961, il lui faudrait un an de plus. « Il ne reste qu'une ressource : travailler, travailler comme un fou, ne pas perdre une minute ».

¹⁸. Cf la note p. 44 du *Journal de la Révolution*.

Après un nouveau délai, qui fixe la livraison du livre au 1^{er} décembre 1962, Margerit commence son travail de documentation en mai 1962, après avoir remis à Gallimard le manuscrit du tome I (seulement) de *La Révolution*. Il se dit effrayé de son ignorance¹⁹, et se livre alors à une activité acharnée. Il ne prend même plus le temps d'écrire dans son *Journal* : ses notes du 17 mai au 1^{er} novembre y tiennent en une demi-page. « Travaillé tout l'été à *Waterloo* (...) Je suis crevé. » dit-il le 26 octobre. Et tout juste un an plus tard, le 25 octobre 1963 : « *Waterloo*, 265. Toujours très las. C'est un livre, je crois, qui m'épuise. Il me fatigue bien plus que ne m'a fatigué le travail de *La Révolution* — lequel ne m'a, du reste, jamais été pénible. Celui-là l'est, de plus en plus ». Margerit n'en est pas à une contradiction près (ou bien il perd complètement la mémoire), car il écrivait le 26 août 1961, à propos de *La Révolution* : « C'est bien la première fois qu'un livre m'empêche de dormir (...) Mais en vérité aucun livre ne m'avait donné autant de soucis et coûté autant d'efforts ».

Le premier jet de *Waterloo* est terminé le 1^{er} janvier 1963. Mais comme il faut bien d'abord en finir avec *La Révolution* (mise au point des deux derniers volumes, corrections sur épreuves, et même service de presse (extrait 18, p. 61), le manuscrit définitif, dûment revu et corrigé, n'est remis que le 15 février 1964.

Et aussitôt, pour combler le vide ainsi créé, apparaît l'idée du *Journal de la Révolution*, que nous venons d'examiner. La rédaction en est relativement très rapide, puisqu'il s'agit avant tout de classer et de recopier des documents. Commencé le 18 février, le petit livre est prêt le 31 mars, et confié à Gallimard le 9 avril. « Ainsi, j'ai liquidé absolument tout ce que j'avais à faire » écrit Margerit le même jour, « pour la première fois depuis six

19. Ignorance toute relative pourtant. Car *La terre aux loups*, comme nous l'avons vu, commence par une évocation bien documentée de la bataille (cf ci-dessus, p. 22). Encore une exagération !

ans, je n'ai plus rien devant moi ». Mais il n'est pas homme à prendre du repos : « J'ai très vaguement dans l'idée de voir si on ne pourrait pas faire sur le Consulat et l'Empire ce que j'ai fait sur la Révolution ». Et il est déjà plongé dans de vastes lectures sur le sujet.

Cette année 1964 présente pourtant un certain flottement. Margerit a d'abord l'idée de reprendre son ancien texte sur la Commune (Jean Rouaud vient peut-être de mener à bien ce vieux projet de notre auteur), puis il commence à écrire sur commande, pour une revue, une biographie de madame Danton, qui n'ira pas loin. Il lui faut aussi compléter le *Waterloo* (index, classement et positionnement des illustrations). Il pense à des nouvelles, sans avoir le courage de les écrire. Mais en septembre, les « immenses lectures sur le Directoire, le Consulat, et l'Empire, les deux Restaurations » ont repris. Le 28 février 1965 il rédige un essai sur Bonaparte, et après de longues réflexions sur la manière de commencer et de traiter le sujet (28 février au 7 mars), il écrit le 10 mars la première page du tome IV de *La Révolution*, qui s'intitulera « *Les hommes perdus*, d'après un mot de Robespierre, "un tas d'hommes perdus" ».

Et un nouveau psychodrame commence dans le *Journal*, avec une répétition dans le désordre des épisodes qui ont constitué les précédents. J'épargnerai à mes lecteurs la litanie complète des hésitations sur le contenu du récit, des scrupules au sujet des détails historiques, des inquiétudes sur l'intérêt du livre, des alternances entre les moments de découragement et les retours de l'espoir. Quelques échantillons sur ce dernier point seulement : « Je suis las, abattu, sans courage » (30 septembre 1965). « J'en ai par-dessus la tête de la Révolution, de l'Empire et de l'histoire. Au diable tout cela ! » (16 mars 1966). « Maintenant, je commence à croire que je ferai quelque chose de ce livre

jusque-là désespérant » (14 avril 1966). « Je crois que je finirai ce livre » (13 septembre 1966). « À vingt-cinq pages de la fin, terminer ce livre me semble impossible. Lassitude, dégoût, désespoir » (14 mars 1967).

L'extrait 25, p. 80, montre encore l'auteur aux prises avec les difficultés d'un « ouvrage bâtard, ni roman, ni histoire ».

C'est l'époque où les problèmes de santé accablent Margerit et où le mot « ennui » et ses variantes sont très souvent en vedette. La lecture du *Journal* devient parfois parfaitement désolante. Les extraits 22 à 27 ci-dessous sont à cet égard faiblement représentatifs, puisque ce sont des « pages choisies », les meilleures de l'ensemble. Le long extrait 24, en particulier, montre que l'auteur n'a pas perdu complètement ses facultés de bon sens et de raisonnement, appliquées à l'analyse de soi.

L'aventure de la rédaction du tome IV se termine le 17 mai 1967, après de multiples réécritures : « 396 dact. 320 ms. Ça y est. J'ai fini, ce matin. Il faut maintenant retoucher quelques passages de la troisième partie et la mettre au point. Bizarrement, je suis triste d'avoir terminé ce livre, dont la dernière partie m'a tellement ennuyé et donné tant de peine. Quel singulier animal ! ». La dernière note du *Journal* pour 1967 (23 novembre) reste tout à fait caractéristique de l'état d'esprit de Margerit : « Le livre sortira en février, ce qui est une bonne époque. Malheureusement, hormis l'épisode maritime de Fernand Dubon, qui me plaît, je trouve l'ouvrage très mauvais ».

Pouvons-nous comprendre Robert Margerit ?

La lecture d'un journal personnel aussi complexe soulève une kyrielle de questions. La plus extraordinaire concerne, me semble-t-il, les divergences entre le *Journal* et le *Journal de la Révolution*. Pourquoi donner dans le

Journal une si triste vision du travail de l'écrivain, si elle ne correspond que très partiellement à la réalité vécue par l'auteur ? Margerit aurait-il délibérément embelli celle-ci dans le *Journal de la Révolution* ? Connaissant sa rigueur d'esprit, son besoin de sincérité, on l'imagine très mal en train de construire une image mensongère de lui-même. Même si le « cahier bleu » et les « feuilles volantes » dont il parle n'avaient jamais existé, il n'aurait pu que nourrir son texte de ses souvenirs. Et la rapidité de la rédaction du livre, inhabituelle chez lui (un mois pour cent trente pages) semble bien prouver que ces documents existaient, et qu'ils avaient préparé le travail.

Une autre constatation va dans le même sens. Dès la fin de 1963, alors que, débarrassé du travail sur *La Révolution*, il s'est mis à la rédaction de *Waterloo*, celui qui s'est continuellement lamenté d'avoir à rédiger un article littéraire hebdomadaire pour le *Populaire du Centre*, celui qui a parlé du journalisme comme d'un métier « exécrationnel » qui lui a donné de mauvaises habitudes d'écriture (*Journal*, 20 juin 1955, extrait 2), n'a rien de plus pressé à faire que d'inaugurer, dans le même quotidien, une nouvelle rubrique, qui s'intitule précisément *Pages de journal*, et qui semble s'arrêter en 1967 (dans l'état actuel de l'inventaire de nos archives)²⁰. Margerit y aborde très librement tous les sujets, l'évolution de la société (l'automobile, les vacances, le cinéma, etc.), mais aussi la vie politique, (les grèves et les syndicats, l'élection présidentielle de 1965), ou encore les questions d'écriture, la vie de l'écrivain. Le 9 mars 1965, il commente le succès de son *Waterloo*, et en profite pour affirmer la supériorité du romancier sur l'historien. Comme on le voit, les thèses sont parfois discutables, mais dans l'ensemble le bon sens règne, et le ton est toujours serein, contrastant fortement avec celui du *Journal* de la même époque.

20. Ce paradoxe n'est pas un cas isolé ! Le 8 octobre 1958, Margerit parle de sa « nostalgie du journalisme ».

Deux écrivains différents semblent donc toujours cohabiter dans la personnalité de Margerit. Pourquoi cette opposition ? Le *Journal de la Révolution* présente (p. 87) un élément d'explication : « J'écris dans ce cahier presque toujours le soir, parfois passé minuit, de toute façon après des journées fatigantes (...) lorsque la lassitude physique et le mécontentement l'emportent, ce mécontentement tourne à un pessimisme systématique et dénigrant qui outre l'insatisfaction et ne veut pas voir les qualités ». C'est bien ce qu'on constate en lisant, et on ne peut pas dire que Margerit manque de lucidité ! Il y aurait donc chez lui un écrivain du jour, tout occupé à la composition d'œuvres de qualité, et un écrivain du soir, victime des efforts du premier, et condamné à des commentaires désabusés. Paradoxe : ce texte du 8 octobre 1961 fait partie des additions faites au *Journal*, qui est beaucoup plus pessimiste, mais ne comporte aucune explication de ce genre.

La note de Margerit peut cependant paraître assez pertinente lorsqu'on découvre dans le *Journal* la qualité des pages du 1^{er} et du 2 novembre 1965, qui ont été exceptionnellement écrites le matin (extrait 24, p. 72). Mais alors, les textes plus roboratifs du « cahier bleu » qui passent dans le *Journal de la Révolution* ont-ils été rédigés de jour ou de nuit ? De toute façon, l'habitude de noter d'un côté la peine du travail, de l'autre le bonheur d'écrire, ne peut relever que de la manie. Et les manies ne manquent pas dans le *Journal*, comme la mention systématique du nombre de pages écrites, même quand l'auteur n'a rien d'autre à dire²¹, ou l'habitude de commencer chaque texte quotidien par un court bulletin météorologique, qui s'implante définitivement en 1966, et surtout en 1967, avant de devenir envahissante après 1968²².

21. Quel peut être l'intérêt, même pour Margerit, de ces notes successives de 1955 (texte complet) : 10 juillet : page 75, tapée. 12 juillet : page 95, id. ; 13 juillet : page 104, id. (il s'agit évidemment de montrer que les choses avancent).

22. Se rappeler l'article de Claire Sénamaud, *Variable avec éclaircies*, *Cahier* n° 7, p. 123.

En fait, la tonalité du *Journal* doit aussi beaucoup au tempérament particulier de l'auteur. D'une sensibilité à fleur de peau, sujet à des variations d'humeur, à une versatilité continuelle, il a tendance à exagérer toutes les difficultés. On le voit bien à propos des épisodes similaires qui ont marqué la rédaction de *La terre aux loups*, de *La Révolution*, et de *Waterloo*. Qu'un auteur engagé dans l'élaboration d'un livre important prenne de fréquents intervalles de repos, quoi de plus normal ? Mais Margerit n'écrit jamais « je vais me reposer ». Il « abandonne » son livre, il lui est vraiment « impossible » de continuer, son sujet est « sot » ou « absurde », il parle d'un « échec » lamentable... et il reprend évidemment son travail au bout de quelques jours. N'y a-t-il pas dans cette dramatisation des moindres attitudes une certaine complaisance ? Margerit se donne en spectacle à lui-même, comme je l'ai déjà signalé (*Cahier* n° IX, p. 41).

Mais il faut aller plus loin pour comprendre le pessimisme général de Margerit. La complaisance envers soi-même ne saurait expliquer certaines phrases désespérées du *Journal* :

- 21 octobre 1961 : « Je me demande pourquoi je vis, puisque je n'ai aucune chance de réaliser le moindre de mes rêves. Mais il est bien vrai aussi que je ne vis pas. J'existe avec indifférence et ennui, sans attachement à rien de ce que je fais, m'anéantissant dans le travail afin de ne point penser, de ne point sentir la puanteur de ma vie. Lorsque l'intensité du travail diminue, comme en ce moment, et que je pense pour mon compte, c'est mortel ! ». Margerit exprimait autrefois son désir de devenir un philosophe. Quel contraste ! Un philosophe n'a pas peur de penser ! (Cf aussi extrait 18, p. 61).
- 13 septembre 1965 (après quelques phrases sur sa santé) : « moralement non plus ça ne va pas. Sentiment d'échec dans tous les domaines s'accroît. Immense dégoût de tout ».

Dans le texte particulièrement sombre du 2 décembre 1958 (extrait 7, p. 48) Margerit parlait déjà de ses problèmes intimes et du sentiment de son impuissance et de ses échecs. Même si on tient compte du grossissement habituel, toutes ces phrases révèlent une blessure secrète et permanente qui ne peut appartenir qu'au domaine le plus intime de la vie de l'auteur. Une hypothèse ? Margerit continue de souffrir de son état d'homme marié (cf *Cahier* n° IX, pp. 27-28). Et il ne s'agit pas principalement de la personnalité de Suzanne. Il est vrai que malgré la solide affection qu'il semble garder pour elle (ci-dessus p. 15), affection qui se consolidera encore après 1970, il doit penser quelquefois, à tort ou à raison, et sans doute plutôt à tort, qu'elle n'est pas pour lui une compagne idéale. Par exemple le 25 septembre 1961 : « Cette pauvre S. était faite pour être la femme d'un écrivain autant que moi pour être pape ». C'est peut-être vrai. Mais cette remarque est faite à propos d'une question mesquine d'heures de repas. Et d'autre part, quand Margerit a-t-il essayé d'associer Suzanne à sa vie intellectuelle ?

L'essentiel n'est pas là, mais plutôt dans la privation, ou au moins la restriction, de liberté psychologique, l'assujettissement à l'autre que représente inévitablement le mariage, si on veut être loyal envers son partenaire. Privation de liberté sexuelle aussi, bien entendu, mais accessoirement, puisque Margerit dévalorise maintenant l'acte sexuel lui-même par rapport à ce qui constitue pour lui l'érotisme véritable.

À cinquante ans passés, Margerit rumine donc encore son regret de s'être laissé prendre au piège du mariage. Mais il n'a pas vraiment l'intention de se confier à son *Journal* sur ce sujet. Il écrit le 6 avril 1955 un texte assez surprenant : « C'est tout de même singulier d'être écrivain et de n'employer l'écriture qu'à exprimer des choses

secondaires en somme, même dans ces notes intimes. Si on les lit, un jour, pas même là, personne ne trouvera de véritable et profond contact avec moi. Ce contact, seul quelqu'un de très intelligent et surtout de très sensible le découvrirait dans un de mes tableaux, et dans trois ou quatre au plus de mes dessins. Je suis un emmuré. C'est assez terrible ». Revoici l'éternelle préférence de Margerit pour la peinture. Mais l'affirmation est étrange. L'auteur oublie que les mots de la langue ne sont jamais neutres, et qu'on peut lire beaucoup de choses entre les lignes – au risque de se tromper bien entendu.

Quant au dénigrement systématique de ses œuvres par l'auteur, serait-ce une énormité inacceptable que de dire qu'il est dû à une certaine forme d'orgueil ? On sait bien que dans la vie sociale c'est souvent le cas de la « fausse modestie » : je joue l'homme modeste parce que je suis absolument sûr de ma supériorité. Pour Margerit c'est un peu différent : je suis sévère pour mes œuvres parce que je ne les trouve pas dignes de moi. Il ne se résigne pas à ne pas figurer parmi les tout premiers écrivains de son époque, alors que d'autres se contenteraient très bien de la place honorable qui lui est impartie. Et, bien qu'il ne le dise clairement nulle part, cela se voit aussi dans ses textes :

- « J'ai eu – j'ai encore – trop d'ambition : celle d'être un grand écrivain. Je sais trop aussi que je ne le suis pas. Alors je ne suis rien ». (Extrait 18, samedi 26 août 1967, p. 61. C'est moi qui souligne).
- « Oh, évidemment je suis loin d'écrire pour la gloire [il se ment peut-être un peu à lui-même], et ma part des récompenses officielles est derrière moi, avec le Renaudot. Mais je voudrais tout de même qu'un ouvrage où j'aurai essayé de mettre le meilleur de moi touche un grand nombre de lecteurs (23 octobre 1955) ». « Il faudrait bien, quand même, que je fasse un livre. Un vrai. Tout ce que j'ai

fait jusqu'à présent, c'est de la crotte » (22 décembre 1957). Tous les auteurs souhaitent évidemment le succès, mais tous n'ont pas l'habitude de décrier ce qu'ils viennent de publier.

Depuis le début de son *Journal*, Margerit n'a cessé d'opposer la réalité de ses œuvres à la vision idéale qu'il en avait avant d'écrire. Mais il s'agissait d'un modèle purement virtuel, qu'il aurait bien été incapable de préciser. De même, lorsque le 23 septembre 1966 il conclut un texte par la formule « Pauvre imbécile, va, vieux raté » il n'est raté que par rapport à un Margerit idéal qui n'a jamais existé, et d'ailleurs n'a aucune raison d'exister — « On peut se juger clairement, s'écœurer, et être un orgueilleux » dit-il encore le 2 décembre 1958 (extrait 7, p. 48). Avec les mêmes mots on pourrait répondre par une autre formule : « On ne peut pas se juger clairement, et on s'écœure, parce qu'on est orgueilleux ».

Pas si triste que ça ! (pour nuancer cet article)

On a parlé assez souvent des journaux intimes dans la presse ces deux dernières années. Rendant compte d'un essai de Michel Braud sur le sujet, Dominique Fernandez souligne qu'un des mérites de cet auteur, c'est « l'abondance des citations, qui font apparaître le Journal intime comme une activité de substitution nécessaire à ceux qui portent le deuil de leur propre existence. Ils consignent leur mal de vivre dans des pages à peine écrites, monotones, un peu grises, qui tiennent de la plainte, du dépit, de la récrimination, et leur servent de revanche contre leur incapacité à s'insérer dans le monde »²³. Par rapport à ce texte, Margerit semble un diariste très particulier²⁴. Les plaintes, les récriminations, et même le dépit, ne manquent

23. *Nouvel Observateur* n° 2 157, 9 mars 2006 — Article *Le fil de soi*, p. 105.

24. J'ai toujours quelque réticence à employer un nouvel anglicisme. Mais celui-ci est le bienvenu, puisque ni « journaliste » ni « journalier » ne sont disponibles pour désigner l'auteur d'un journal intime (« diary » en anglais). De plus, *diariste* a une forme bien française.

pas dans son *Journal*. Mais il s'agit pour lui avant tout d'une affaire personnelle, d'un compte qu'il doit régler avec lui-même. Et par ailleurs il est très bien inséré dans le monde. Ne l'oublions pas, pour relativiser cet article. Il est à Limoges un journaliste apprécié et respecté. Et à Paris les portes des milieux littéraires (et même de la vie mondaine) lui sont largement ouvertes. C'est lui qui est plutôt réservé à leur sujet, puisqu'il dit très souvent que seul le travail l'intéresse.

Ses notes permettent cependant de voir qu'on tient beaucoup à lui à la Société des Gens de Lettres et dans les jurys parisiens (extraits 8 p. 49 et 9 p. 52), qu'il est souvent sollicité par les journalistes et les éditeurs (extrait 20, p. 66) et que Suzanne et lui ne vivent pas isolés. (Extraits 18, p. 61 et 20, p. 66) Deux exemples significatifs, en 1958 : le 24 mai, Yves Gandon (président de la S.G.L.) l'invite au restaurant pour lui faire connaître Pierre Benoît. Celui-ci avait des amis à Brive. Un « échange intarissable de souvenirs » les tient au restaurant jusqu'à cinq heures [de l'après-midi]. Le 31 mai, Suzanne et lui dînent « chez Jules Romains, avec les Berry et René d'Ukermann ». On parle du retour au pouvoir du général de Gaulle, mais aussi d'un tour joué par Maurice Genevoix à Jules Romains pour l'attribution du Grand prix du roman. « La situation était des plus savoureuses. Suzon et moi, nous nous amusions bien » écrit Margerit.

On aimerait lire un plus grand nombre de textes de ce genre dans le *Journal*. Mais si les deux entrées du 25 mai et du 4 juin qui racontent ces deux dîners comportent une quinzaine de lignes chacune, Margerit est en général beaucoup plus expéditif pour les rencontres de sa vie sociale. Et il en est de même pour celles de sa vie familiale... Les parents et amis continuent de venir à Thias, il leur arrive de rester huit jours, quinze jours, ou même un mois, mais

ces visites ne donnent habituellement lieu qu'à des notes assez sommaires. Même une apparition de la famille Clancier ne suscite qu'une demi-ligne le 7 janvier 1962. Une exception cependant : fin août 1967, Margerit raconte plus longuement ses baignades avec « Marie-Paule et Laurent » (extrait 26, p. 82). On sent bien qu'il y a ici une sorte de renaissance physique et morale, même si le soir il ressasse encore qu'il s'ennuie, et si plus tard, le 1^{er} novembre, il peut écrire : « Malgré la période, brève, des bains, cet été-automne 1967 restera parmi les plus mauvais souvenirs de ma vie ».

Conclusion

Il y a quelque chose de pathétique dans le spectacle de cet homme qui semble mener une existence parfaitement calme, qui, dans les intervalles de longues séances à son bureau, va faire des courses à Limoges avec sa femme, ou à Paris, avec ou sans elle, se détend au cours de promenades dans les rues (début de l'extrait 6, p. 46) — et qui est rongé intérieurement, si l'on en croit son *Journal*, par la certitude et le regret d'avoir complètement raté sa vie.

Ces nouvelles pages montrent que, depuis les années quarante, il a certainement beaucoup mûri. Il ne cherche plus sa voie, il l'a trouvée, c'est celle de la création littéraire, et la vocation du peintre n'est plus mentionnée que comme un souvenir. Dans de nombreux textes, il fait preuve, et même sur lui-même, d'une lucidité accrue. Néanmoins son pessimisme s'est approfondi, et rien ne l'empêche de continuer à se désoler dans le *Journal*. Heureusement, le traitement qu'il a fait subir à celui-ci pour écrire le *Journal de la Révolution* nous suggère qu'il peut être partiellement mensonger, au moins par omission. Il reste malgré tout une part de mystère dans la permanence de ce masochisme du soir.

Du moins Margerit nous libère-t-il lui-même du scrupule que nous pouvions avoir à utiliser des textes auxquels il aurait pu appliquer avant de les publier le même traitement régénérateur. « Un jour, je brûlerai ce cahier (...) je ne suis pas un écrivain assez important pour qu'on se soucie, après ma mort, de savoir comment j'ai vécu » (extrait 20, p. 66). D'habitude Margerit parle plutôt de la « sottise » de ses notes. Et notre indiscretion se trouve excusée si nous estimons, nous, qu'il est un auteur assez important pour la justifier.

C'est bien le cas. Son œuvre n'est pas la première de son temps, comme il l'aurait voulu, ni la plus exaltante, mais elle est solide, et après les années obligatoires de purgatoire, elle trouvera peut-être sa place dans l'histoire littéraire — si on s'intéresse encore à celle-ci. « Intéressant, avec de la patience » consent-il à dire, après relecture de *La Révolution* (6 mai 1962). C'est vrai que le livre nécessite de la patience, parce que le récit est trop minutieux, mais on peut corriger le coefficient de dévalorisation propre à l'auteur en disant « très intéressant », sans crainte de se tromper.

Malheureusement, sa situation ne va pas s'améliorer. J'ai déjà fait quelques allusions aux années soixante-dix. Margerit continue à tenir son *Journal* jusqu'en 1975. Comme il n'a plus aucune publication en vue, il est même un peu plus bavard. Cela ne veut pas dire que les textes soient plus gais. Une sorte de sclérose semble parfois envahir l'esprit de l'auteur. Mon étude sur les années 1968-1975 sera plus courte que celle-ci.

Et pourtant c'est l'époque où, en marge du *Journal*, Margerit écrit sans les publier deux œuvres personnelles originales, *Singulier-Pluriel* et *La vie de F.-Charles Meissonnier*.

Étonnant Margerit !



*Robert Margerit
dédicace un exemplaire de La Révolution.*

Pages choisies, ordre chronologique. Extraits du *Journal*

Note importante :

Un décalage est inévitable entre un article qui analyse le *Journal* dans sa totalité et les *Pages choisies* qui en reproduisent les meilleurs textes, et peuvent donc donner de l'auteur une image plus favorable.

D'autre part, on ne peut tout dire, même dans une étude relativement longue. Mon attention s'étant focalisée sur les œuvres effectivement écrites de 1955 à 1967, j'ai un peu négligé certaines pages intéressantes qui portent sur des romans déjà publiés, et dont j'ai parlé dans le *Cahier IX*. Les jugements de Margerit contenus dans les extraits 1 (sur *La Malaquaise*) 7 (sur plusieurs romans) et surtout 11 (sur *Le vin des vengeurs*), mériteraient cependant d'être étudiés de plus près (cf. dans ce même *Cahier* l'article d'André-Guy Couturier).

D'autres lacunes pourraient être signalées... « Une lecture du *Journal* »... dit le titre de cet article. Ces *Pages choisies* vous suggéreront évidemment que d'autres lectures seraient possibles. Et il ne faut pas le regretter.

N.B. Les mentions de Thias ou Paris se trouvent rarement en tête du *Journal*. Elles ont été ajoutées pour faciliter la compréhension des textes.

Extrait n° 1 – Thias, 11 janvier 1955,

Toute notre existence future va se décider dans les deux mois à venir, car je suis absolument résolu, si dans ce délai nous ne trouvons pas à Paris un logement qui me convienne exactement, à revenir ici, faire ajouter une aile à la maison, et nous fixer à Thias définitivement. Par « qui me convienne exactement » j'entends : que l'on y soit absolument isolé de tous les bruits des autres locataires et du sentiment de leur existence, raisonnablement des bruits de la rue, enfin que l'on puisse y trouver la tranquillité que l'on a ici.

Je ne suis pas fou : je ne vais pas sacrifier, pour les quelque vingt ans qu'il me reste à vivre, l'essentiel de cette vie aux nécessités de la figuration dans le « milieu littéraire ».

Nous ne nous installerons décidément à Paris que si nous pouvons y vivre mieux qu'à Thias. Quant à continuer dans cette cage à poules de la rue Guersant, rien ne vaut la peine de subir ce genre d'existence. Je le subirai pour la dernière fois pendant les deux mois qui commenceront à courir après-demain. Fin mars, il sera vendu, que nous en ayons trouvé un autre ou non. Je ne suis pas de ces gens qui logeraient dans un placard, pourvu que ce placard soit à Paris. D'accord, j'aime beaucoup Paris, mais je peux vivre n'importe où ailleurs. Mes aises d'abord. J'entends : les aises de mon travail.

23 heures. Plus je pense à *L'autre* ou *La Vie Littéraire*, plus je sens tout ce qu'il y a d'artificiel et de superficiel dans ce livre. L'énorme difficulté, c'est que cet artificiel est intimement mêlé aux sentiments profonds qu'il m'a permis d'exprimer – dans leur forme superficielle, malheureusement !... Pourrai-je jamais, à présent, dissocier ces deux éléments si confondus, et aller de cette forme primaire à l'expression des profondeurs ! J'en doute.

L'essentiel de ce roman, c'est le romancier possédé par la passion et les exigences de son métier. Cela, je le savais dès le début ; et je savais aussi que « l'histoire d'amour » intervenait simplement comme exemple de l'impuissance de l'amour lui-même devant cette passion. Expérience doublement personnelle – quoique sous une forme un peu différente. Mais je me suis laissé entraîner – par l'habitude – à donner à cette « histoire d'amour » presque plus d'importance qu'au vrai sujet. En fait, il y a trois sujets, quatre même : 1°- la passion du romancier, 2°- le roman qu'il écrit, 3°- son amour pour Josette et la passion de celle-ci pour Françoise Archer, 4°- l'affection assez spéciale de Bruno pour sa femme – spéciale en ce sens qu'aux normes de tendresse, d'attachement et de

lassitude qui caractérisent l'amour conjugal ordinaire, s'ajoutent, ou plutôt se mêlent profondément, les particularités de cet amour chez un romancier comme Bruno — . On ne peut pas simplifier cette trame, car il ne s'agit pas de faire une pièce anatomique mais un roman, avec la complexité des choses réelles ; et pourtant je sens que tout cela n'est pas solidement pris dans la pâte. Il faudrait plutôt épaissir et non simplifier (ce qui est déjà simpliste) — laisser la matière épaissir — .

Je devrais laisser les manuscrits des deux premières versions de côté. Oublier la mise en œuvre et ce que j'ai écrit ; et recommencer sur une lancée nouvelle. Mais, bon sang, quel sacrifice ! Jamais je n'aurai ce courage !...

Extrait n° 2 — Thias, 20 juin 1955

Je bute, mois après mois, sur le départ de ce sacré roman. Depuis l'été dernier, j'ai déjà refait ce chapitre, à trois reprises. Depuis que je suis ici, j'ai récrit plus de dix fois la première page sans parvenir à l'améliorer. Ce n'est pas le style qui ne me convient pas, mais le ton et, plus encore, tout vulgairement, le sens. Cette entrée en matière est fautive, dans son expression et son sens. On ne peut point passer là-dessus ; on ne peut pas commencer un livre par des contrevérités ou des inexactitudes. Je veux pourtant commencer ce livre par cette idée générale qui est son équation tout entière et que je veux mettre à son entrée comme une espèce d'enseigne.

Et cette besogne de fou est idiote ; ce supplément de labeur éreintant est inutile ; car Charensol et madame Arnoux, qui ont lu le manuscrit, le trouvent « excellent » comme ça. Pourquoi vouloir y ajouter ce que je suis seul à attendre et que personne à peu près ne percevra ? Parce que l'œuvre d'art — et même une œuvre, tout court — n'a de sens que dans son exigence.

Je n'ai jamais bien écrit — quoi qu'en prétendent de braves gens qui prennent les tours de passe-passe pour du style, et les flons-flons pour de l'écriture. Mais plus je

vais, plus j'écris mal. C'est la faute du journalisme : il vous habitue à vous en tenir à l'à-peu-près, parce qu'il faut écrire vite, à préférer instinctivement l'expression carrée, excessive, parce qu'il faut frapper le lecteur, à délaissier l'idée difficile pour l'idée simpliste, à recourir à la formule toute faite quand une traduction originale et exacte de la pensée exigerait trop de temps. Je suis déformé par ce métier à tous égards exécrationnel. Je dis que j'écris mal, parce que je n'arrive plus à exprimer ma pensée. Je l'approche à peine ; au lieu d'en donner le « mot à mot », j'en « fais le Français », comme on dit en classe. Voilà pourquoi il me faut accomplir cet effort apparemment insensé, qu'un écrivain habitué au travail sérieux ne connaît pas.

Extrait n° 3 – Thias, août 1955

Bien sûr, si je pouvais me contenter de choses simples, il me suffirait de prendre, au journal, les blocs que l'imprimerie nous fournit et sur lesquels mes camarades écrivent parfaitement. Moi, il me faut du papier spécial, un format spécial, une plume ou un stylo particuliers. Ce sont toujours, dans tous les domaines, les complications que j'ajoute, bien malgré moi, à tout ce que je fais. Il n'y a pas pour moi de choses simples. C'est sans doute pourquoi je ne suis guère heureux de vivre.

Mais c'est peut-être justement parce que j'exige des choses trop de facilité et plus de plaisir qu'elles ne sont capables d'en donner, que je les rends difficiles. Vouloir faire de tout une manière d'art introduit en tout les difficultés et l'inévitable insatisfaction de l'art. Bien sûr. Seulement ce n'est pas que je veuille. Cela se fait malgré moi. C'est mon subconscient qui exige.

De même pour le style. Je suis incapable d'écrire d'un mouvement naturel en suivant la pensée comme elle se présente. Je suis tyrannisé par des exigences intérieures qui ajoutent leurs complications aux complications de l'expression — déjà par elle-même assez difficile — de la pensée.

Dans toute ma vie ça a été la même chose : j'ai trop exigé de tout ; j'ai demandé malgré moi à tout beaucoup plus que rien ne peut donner. Il ne faudrait pas être exigeant. Mais si on le sait, on n'en est pas plus avancé, car on ne s'impose pas de se sentir satisfait. Il ne s'agit pas de brider son imagination. On pourrait y parvenir. C'est autre chose de bien moins aisé à gouverner, qui exige en nous, et nous contraint de subir ses impératifs.

Extrait n° 4 – Thias, 3 octobre 1955

Robert Gallimard m'a envoyé une lettre, un peu incomplète, mais contenant quelques remarques très pertinentes sur *L'Autre* (qui ne s'appellera pas ainsi car ce titre est déjà pris, naturellement). D'après R.G. ce manuscrit contient les meilleures pages que j'ai écrites et serait un de mes meilleurs livres, mais pourrait être encore amélioré. Sur ce dernier point, il a parfaitement raison. Il y a, dans la seconde partie du livre, des choses que j'ai un peu négligées — par paresse et surtout faute d'être « dans le bain ». Avec l'atmosphère d'ici, l'irritation et le dégoût qui composent mon climat quotidien, il y a tant de distance à franchir pour passer à l'amour heureux de Josette et Bruno, que j'ai à peine traité ces passages. Voilà pourquoi la seconde partie manque de vie : elle est abstraite.

Évidemment, je veux faire ce livre aussi bon qu'il me soit possible, et je dois retravailler cette partie, d'autant qu'après relecture et quelques jours de méditation et de notes, je vois bien ce qu'il faut faire. En aurai-je le courage, la patience ? Pourrai-je accomplir encore cet effort ? J'en sais la nécessité. J'ai envie de le faire. Mais c'est exceptionnellement difficile — et je suis très las —. Je vais essayer, du moins.

Extrait n° 5 – Paris, 2 décembre 1956

Je feuillette mélancoliquement le manuscrit de *La Malaquaise*, et d'autres, qui sont là, à côté de moi, dans l'in vraisemblable entassement de paperasses et de bouquins étagés en masses croulantes entre le radiateur et

mon bureau, à ma gauche. Je vomis le papier, l'écriture, le livre, la littérature. Depuis que nous sommes ici, — un mois bientôt — je n'ai rien fait, rien essayé, pensé à rien. Je commence à me dégoûter de Paris, comme je suis dégoûté de tout. Où aller ? Que faire ? Comment échapper à sa propre médiocrité ? à l'implacable ennemi embusqué au centre de vous-même et qui détruit tout entre vos mains ?... Je ne sais plus rien. Je suis incapable de quoi que ce soit. Écrire, dessiner, sculpter. Je ne sais plus penser pour créer. Je perds même le sens de l'orthographe. À quarante-six ans, je ne suis plus que ma propre ruine. Et je m'en foutrais si je ne m'embêtais pas tant.

Extrait n° 6 — Paris, 1^{er} décembre 1957

Emploi du temps. Levé ce matin à huit heures moins le quart. Au travail vers huit heures. Je reprends le début de *Lern* : bataille de Waterloo, pour la troisième fois depuis trois jours. À dix heures et demi, bain. Après, je tape deux pages et je continue à corriger, jusqu'à une heure. Déjeuner. Me rase. Sors, prendre un peu d'exercice. Bureau de tabac, acheter cigares. Remonte avenue Victor-Hugo, rue de la Pompe, puis place Victor-Hugo et avenue jusqu'à rue Traktis ; de là, descends avenue du Bois, et rentre par rues de la Faisanderie, Bénonville. Une heure de marche. Froid sec, soleil. Trois heures et quart, au travail. Corrections sur dactylo, jusqu'à huit heures et quart (page 126). Aucune modification importante. Dîner neuf heures moins le quart à dix heures vingt-cinq. À ce moment, j'écris ceci, et j'en ai marre.

Quand on écrit un livre, on veut aller vite parce que l'on a peur (on = je) de ne pas pouvoir — ou savoir — le mener jusqu'au bout. On se dit à chaque page : celle-ci ira bien comme ça ; je modifierai ensuite. Or, ensuite on n'est plus dans le bain, on n'a plus rien à modifier, ni ajouter. Le provisoire, qui ne nous donnait pas satisfaction, devient du définitif, ou à peu près. Et l'on n'est pas content. Je ne suis pas content de ce roman, dans l'ensemble. Et je n'y peux plus rien. Quelle foutaise !

Je pense à ce roman de la période révolutionnaire. Partir de Limoges. C'est en province que se sont formés les hommes de la Révolution. Comme en 1815 – après Waterloo – les légions départementales : origine nouveaux régiments, en 1789-92, bataillons de volontaires : origine la plupart maréchaux Empire et suite. Un de ces personnages, pris à Limoges en 89, et, sur autre plan (politique) Guillaume Imbert.

Faute documents ici, impossible travailler à un livre de ce genre avant d'être revenu à Thias, en juin prochain. Acheter un cahier sur lequel noterai idées et amorces développements, personnages, possibilités exactes, pour ce roman. Après cette première phase, écrire le livre d'une façon définitive du premier coup, sauf petits détails à modifier. Écrire lentement, en poussant chaque passage à fond.

Demain matin, travail, encore reprise Lern. À deux heures, commission droit d'auteur, Société des Gens de Lettres. À trois heures, comité (procès-verbal à prendre). À cinq heures, commission des prix. Retour à sept heures, crevé. Mardi, procès-verbal à rédiger, taper, etc.

Pourquoi ai-je accepté de poser ma candidature au Comité ? À cause de Gandon qui voulait être président et avait besoin de voix amies. Beaucoup de sympathie pour lui. Me l'a demandé. Pouvais pas refuser. Et puis, importance pour la condition écrivain. Caisse des Lettres, travail syndical. Faut y sacrifier quelques années ; trois, maximum en ce qui me concerne. Devoir professionnel. Marc Bernard a fait le sacrifice comme moi. Travail ennuyeux et très gênant pour le vrai travail. Mais, à l'hôtel de Massa, contact avec des gens bien sympathiques. Très haute conception de la profession, de sa défense, mais aussi de ses devoirs, de la solidarité des écrivains. Bonne leçon et nécessaire bouffée humaine dans mon univers un peu fermé par excès travail.

Extrait n° 7 – Paris, 2 décembre 1958

Toujours même marasme. Refait en vain les premières pages de *La Révolution* avec un point de départ légèrement modifié. Ça ne marche pas davantage. En réalité, je n'ai plus l'envie profonde d'écrire ce livre. C'est un roman moderne que je voudrais faire ; ce sont des personnages modernes qui m'intéressent. Je ne trouve pas d'histoire qui me permette d'amener les êtres et les situations dont je suis préoccupé. Je me traîne de la Révolution aux Tragédies bourgeoises et à d'autres essais informes ; rien ne s'amorce, rien ne prend corps dans mon esprit encombré d'un côté par les sollicitations quotidiennes de la vie littéraire (Société des G. de L., Comité de la R.T.F), de la vie plus ou moins mondaine, d'un autre côté par mes problèmes intimes, le sentiment de mon impuissance et de mes échecs.

Ce sentiment, d'ailleurs, me domine ; il est devenu non pas une obsession mais une conscience permanente, car, hélas ! je trouve à chaque heure de chaque jour, dans ma vie privée comme dans mon existence professionnelle, les preuves, à tout instant renouvelées, d'un ratage général. En aucun domaine, je n'ai été ni ne serai ce que je voulais être, je n'ai pas réussi les œuvres que je voulais faire. Je n'ai obtenu rien de ce que je désirais. Et le pire, c'est que je suis trop lucide pour m'en prendre à autrui de mes insuccès. La manie de la persécution a tout de même du bon : elle préserve le moi. Je n'ai pas la ressource d'accuser quiconque, sinon les ancêtres dont je tiens mon caractère. Si, dans tous les domaines, je suis un raté, c'est uniquement ma faute : celle de mon impuissance et de ma paresse. On peut être capable de travailler dix-huit heures par jour, et n'en demeurer pas moins un paresseux. On peut avoir collectionné les aventures féminines et rester, dans un certain sens, un impuissant, un timide, un prisonnier. On peut se juger clairement, s'écœurer, et être un orgueilleux. Dans tous les domaines, je suis un être paralysé, qui ne peut avoir pour lui-même que du mépris et de la haine.

Ne voilà-t-il pas un beau thème de roman ! Mais je suis incapable de le réaliser. Je pourrais peut-être écrire l'histoire de Robespierre ou d'un autre ; je suis incapable d'écrire ma propre histoire intérieure. Ah ! quel écrivain ! Quel foutu écrivain ! En fait, l'écriture n'a jamais été qu'un moyen de me détourner de moi-même. C'est peut-être bien parce que je n'arrive plus à m'en détourner, que je ne peux plus écrire.

Avec le recul du temps, quand je songe à mes livres – je ne dis pas : quand je les lis, car je ne puis en relire aucun ; dès les premières lignes la gaucherie de l'écriture et de la pensée m'arrête – je n'en trouve que trois de vraiment personnels et d'intéressants : *Mont-Dragon*, *Par un été torride*, *La terre aux loups* (et, dans *Le vin des vendangeurs* la partie Rachel). *Le Dieu nu*, *La Malaquaise*, c'est exactement zéro. Cette constatation devrait m'éclairer, d'autant plus qu'elle est assez conforme à l'opinion des bons critiques. Je comprends la résistance de Claude-Edmonde Magny au *Dieu nu*. Et cependant j'ai eu bien du plaisir à écrire ce roman ; je ne regrette pas de l'avoir fait ni la peine et le plaisir que j'ai pris à écrire le *Vin*. Mais ces agréments ne doivent pas me tromper.

Extrait n° 8 – Paris, mai 1959

13 mai

Depuis le dimanche 3, j'ai été au lit avec une espèce de grippe très violente quoique sans toux ni rhume de cerveau. Le lundi matin, la fièvre était si forte que S. a fait venir le docteur Blavier. Il m'a prescrit un traitement homéopathique qui a donné un bon résultat. J'ai pu me lever, le mercredi. Puis la fièvre est revenue, montant très vite à 40°. Il a fallu rappeler le docteur, lequel a recouru aux antibiotiques.

Levé depuis hier « en fin de matinée », je suis à présent convalescent – et n'y trouve aucun plaisir –. D'ordinaire, après une maladie, quand on reprend contact avec l'existence, on lui découvre une saveur nouvelle.

Hélas ! malgré toutes les attentions et les gâteries de S., je ne retrouve que mon *taedium vitae*, mes impuissances et toutes les mornes perspectives qui s'étalent devant moi. À perte de vue, rien que certitudes de médiocrité, agacement, écoëurement, ennui !...

Le docteur, qui, de lui-même, m'a fait un saisissant tableau des malaises dont, m'a-t-il dit, je dois souffrir depuis quelque temps au physique et au moral (me demandant si je n'allais pas jusqu'à pleurer), les attribue à un déséquilibre de base, provoqué par une dépense nerveuse excessive que ce déséquilibre, à son tour, accroît sans cesse. Le tout sera, paraît-il, jugulé d'ici peu par un traitement « rééquilibrant » que j'ai commencé hier. Après quoi, je prendrai du phosphore sous forme homéopathique.

Bien sûr, je me suis surmené intellectuellement depuis quelques années, sans aucune détente. Mais la fatigue cérébrale ou physique surmontée, mon caractère n'en restera pas moins le même. C'est lui, c'est la conscience de mes impuissances, l'évidence de mes ratages, qui m'accablent. Au Comité de la S.G.D.L., on m'assure que je réunirai l'unanimité quand je poserai ma candidature à la présidence. Mais je ne veux absolument pas être président de la Société des Gens de Lettres. Et je m'en veux de ne pas le vouloir.

Je trouve que l'on ne parle pas assez de mes livres, que mon œuvre reste dans une demi obscurité. Mais quand je publie un nouveau roman, je fuis dans toute la mesure du possible les interviews, les micros, la télévision, les séances de signature. Je refuse de faire des conférences. Je vais très rarement aux cocktails littéraires et j'y fuis les gens qui font les réputations. Je n'entretiens pas les connaissances « utiles » ; je ne m'attache qu'aux êtres pour lesquels je ressens de la sympathie, et ce sont presque toujours des obscurs comme moi.

En somme, je pratique avec ingéniosité naturelle et constance l'art de ne pas réussir. Et c'est très bien. Mais j'ai la sottise de m'en vouloir, la sottise de me reprocher de n'avoir pas profondément d'autre ambition que celle

d'écrire, un jour, un grand livre. Ambition la plus irréalisable de toutes, pour moi.

19 mai

Repris un peu de force. Je sors tous les jours après déjeuner pour une courte promenade. Mais aucun progrès, du point de vue intellectuel. Samedi et dimanche, j'ai eu la plus grande peine du monde à faire mon article, qui est très mauvais. Non seulement je n'ai rien à écrire, mais je ne peux même pas lire. Ni dessiner. Je ne fais rien. Comme nous sommes dans les congés de Pentecôte, je ne vois personne. Je m'ennuie mortellement. Il y a, cet après-midi, un Comité des Lettres — restreint, car les nouveaux membres n'ont pas été nommés encore, depuis trois mois ! —, mais je ne suis pas physiquement en état d'aller y assister. Ce matin, j'avais bien envie de rester au lit. Pourquoi me lever ? Pour venir m'asseoir à ce bureau où je ne fais rien !... Je n'ai pas les jambes assez solides pour m'occuper à ranger ma bibliothèque, pas le courage de monter des timbres ou de nettoyer des monnaies. Plus de jambes, plus de reins, plus de cervelle !...

26 mai

Lente convalescence. Vendredi dernier, en taxi, nous sommes allés chez les Berry pour dîner avec les Romains et Maurice Coindreau qui arrivait pour son séjour annuel en France. Très agréable soirée, mais qui m'a laissé épuisé. Hier, lundi, je suis retourné à la Société des Gens de Lettres. Beaucoup de fatigue, et mal de tête, — pour pas grand chose, vraiment. Une heure et demie de discussions au sein de ma commission, sans résultat. Tout ce que j'avais mis à peu près sur pied pour l'article 16 du contrat-type, a été grignoté peu à peu, démantibulé et finalement anéanti, sans que la moindre proposition constructive ait été formulée par les membres de la commission. Les critiques étaient justes, d'ailleurs ; mais la commission a été chargée de résoudre, en somme, la quadrature du cercle. C'est impossible. Tout ce à quoi l'on peut espérer parvenir c'est

à une cote mal taillée entre auteurs et éditeurs. Il faudra bien que, de chaque côté, des concessions soient faites.

J'ai une espèce de hâte – par moments – à quitter Paris. Je sais que je ne travaillerai pas, maintenant, avant notre départ. Peut-être, une fois à Thias !... Encore est-ce douteux. Et puis ce déménagement me terrorise. S'il faut que j'emporte mes documents pour ce roman de *La Révolution*, cela représente au moins trois caisses de papiers et de livres. Si je les expédie à Thias, je n'aurai probablement pas à les utiliser. Mais si je les laisse ici, à peine arrivé là-bas, je me persuaderai que si je les avais je pourrais écrire ce livre.

Extrait n° 9 – Paris, 1^{er} juin 1959

Clancier m'a téléphoné, ce soir, que j'ai été élu à l'unanimité vice-président du Comité des Lettres à la R.T.F. ; Didelot, pendant que nous revenions, dans sa voiture, de l'hôtel de Massa (il y avait une grève du métro et de magnifiques embouteillages), m'a félicité de mon action à la S.G.D.L. et fait entrevoir les plus flatteuses réussites. C'est toujours la même chose : ce qui ne m'intéresse pas, ce dont je me fiche absolument, ce qui me déplaît, me réussit au-delà des ambitions que d'autres nourriraient pour ce genre de réussites (comme la rédaction en chef du journal), et ce que j'aurais aimé, tout ce que j'ai désiré, me fuit.

Extrait n° 10 – Thias, 1^{er} juillet 1959

Depuis mercredi dernier jusqu'à hier, névrite épaule et coude gauches. Atroce. De trois nuits, pas pu non seulement dormir mais même me coucher. Ensuite, dormi assis dans mon lit. S. me déshabillait, m'habillait, me coupait mon pain, ma viande. Hier, le mieux était très sensible. Aujourd'hui, je peux écrire (des lettres et ceci). Pendant le fort de la crise, peint d'une seule main : barbouillé une saleté affreuse. Je ne sais plus peindre, je pignoché, je putoise ; ne sais plus faire de la pâte sur la palette et la poser en touches franches ; pris la trop facile habitude des frottis, des estompages. De plus, fautes de dessin et de

proportions. Il y en a, malheureusement, dans toutes mes vieilles toiles que j'ai passées en revue hier. Il me faut bien reconnaître que je n'ai jamais eu l'œil juste. N'ai trouvé qu'une toile sans faute de dessin, et assez largement peinte. Un de ces jours, je vais brûler dans le jardin toutes ces croûtes et liquider mon cagibi. J'avais certainement des dispositions pour le dessin et la peinture — plus que pour la littérature —, mais il aurait fallu me consacrer, tout jeune, à y travailler au lieu de perdre sottement mon temps à passer mon bachot et à faire du droit. Mon père, qui m'adorait, a fait de moi un raté, en voulant mon bien. Je n'ai pas été le notaire ou l'avocat ou le magistrat qu'il eût souhaité que je fusse. Je n'ai pas été le peintre que je voulais être. Et je suis tellement peu écrivain ! Mes livres sont aussi imparfaits que mes toiles (une ou deux sont meilleures que les moins mauvais de mes livres) ; mais dans ceux-ci, jusqu'aux derniers où les leçons données par René GeorGIN ont porté leurs fruits, les fautes de français équivalent aux fautes de dessin. Il m'a fallu arriver à quarante-six ou quarante-sept ans environ pour écrire correctement. Dans le même temps, ma matière, elle, se desséchait, et maintenant je n'ai plus rien à dire — ou plutôt, car ce n'est pas exact, plus envie de rien dire —.

Extrait n° 11 — Paris, 10 mars 1960

Didelot m'ayant demandé si *Le vin des vendangeurs* ne serait pas susceptible de fournir une adaptation visuelle, pour la R.A.I. avec laquelle la S.G.D.L. vient de signer des accords, j'ai relu rapidement ce livre. Je savais bien qu'il n'y avait pas de possibilité pour l'ensemble, mais peut-être certaines parties, le chapitre qui se passe à Rome... Non, en réalité, il n'y a rien à tirer du volume. Mais cette lecture m'a intéressé à bien des égards, en m'apprenant ou me confirmant pas mal de choses.

1° — Ce roman, comme presque tous mes romans, est un livre manqué parce qu'il n'a pas été préconçu ni conduit. On sent bien qu'il est « inventé » à mesure. C'est l'histoire

qui me mène, et non pas moi qui mène l'histoire. De là, une certaine inconsistance des personnages. Par exemple, Sylvain Lazare évolue d'une façon à peu près plausible dans l'ensemble, mais invraisemblable dans bien des détails. Ces détails de caractère ne proviennent pas du personnage lui-même : ils sont fabriqués pour les besoins de la cause. Son aversion pour Edmée, le trop brusque vieillissement de celle-ci, la confusion des sentiments de Philippe Mora pour elle (le tout à Paris) trahissent l'incertitude du romancier poussant empiriquement son écrit. De même l'amour de Philippe pour Rachel, la position de Philippe envers la littérature. Tout cela va comme ça peut, et l'auteur le rattrape au petit bonheur la chance.

De là vient également un manque de nuances dans les idées, dans la psychologie, dans le comportement des personnages. Tout est gros, brusqué, avec des évolutions trop rapides ou rudimentaires. Exemple : la scène entre Edmée et Philippe, à Limoges, dans le petit salon japonais. Exemple encore : l'affaire de Lakmé, au journal, — et, avant, les rapports Philippe-Lénard, Philippe-M. Ballureau, etc. —.

Je sais bien qu'à la demande des Éditions Colbert, qui ne voulaient pas d'un volume de neuf cents pages, j'ai réduit le livre de moitié ou presque, en coupant dans tous les chapitres et dans la plupart des pages. Évidemment, de telles amputations ne sont pas sans effet. Une partie de ma critique ne s'applique donc qu'au roman imprimé et non au roman que j'ai écrit. Bon. N'empêche qu'une partie de cette critique demeure juste, car le manuscrit de la dernière version présentait ces mêmes défauts, moins marqués peut-être, mais perceptibles néanmoins.

2° — Quoique raté dans son ensemble, ce roman contient de bons passages, mal exploités, parce qu'ils sont venus là par hasard. Avec dix ans de recul, je vois ce qu'il y a de fort dans Rachel. Ce personnage et cette passion, les scènes dans le coupé, dans l'appartement de Rachel, les appels téléphoniques, etc. : c'était tout cela l'important. Je l'ai noyé

dans un contexte sans intérêt. Le lecteur et moi-même aujourd'hui, nous nous fichons pas mal de la vocation littéraire (?) de Mora, de la puérité, peu vraisemblable, de Lazare, de son détachement — plus invraisemblable encore — de la peinture, du resurgissement de Jeanne Labrugière, complètement artificiel dans cette version. Ce qui intéresse, c'est Rachel, c'est David (encore qu'il soit trop silhouetté), ce serait Philippe s'il s'était moins invraisemblablement détaché de Rachel en si peu de temps, après avoir éprouvé pour elle tant de passion. En vérité, cette passion, on n'y croit que fugitivement dans cette version. Pas plus que l'on ne croit à ce grand livre pour lequel Mora néglige Rachel. Ce puissant *Vin des vendangeurs* que Philippe va écrire à vingt-cinq ans ! S'il en avait cinquante ou soixante, il pourrait faire cette vendange de sa vie. Mais à vingt-cinq ! C'est de la littérature, de la très mauvaise, et tout ce roman en est farci.

3° — Le style est très mauvais. Gauche, redondant, emphatique, surchargé, apprêté. Avec des morceaux de bravoure. Et des tics (ceci pour cela), des lourdeurs (ce dernier, par contre), des fautes de français (à nouveau pour de nouveau, après qu'il eût).

4° — Ce roman serait honorable s'il avait été écrit par un jeune homme de dix-huit ans. Malheureusement, j'en avais plus de trente quand je l'ai entrepris. Voilà qui ne témoigne nullement en faveur de mes dons d'écrivain. À trente ans passés, je n'avais fait aucun progrès sensible sur *Nue et nu* ; j'avais acquis seulement la capacité de manier un plus grand nombre de personnages.

Il faut toutefois constater que la version publiée est certainement la moins sincère, la plus forgée, et retenir en outre que la compression en cinq cent quatre-vingt-dix pages n'a pas arrangé ses défauts.

Extrait n° 12 — Paris, 23 décembre 1960

606 pages dactylographiées. 562 manuscrites. De dimanche à aujourd'hui vendredi : quatre pages. C'est peu.

Mais j'ai fait mon article, mercredi et jeudi (car il paraît maintenant le mardi) ; total : deux matinées perdues. Il a bien fallu que je finisse par répondre à quelques-unes des lettres qui s'empilent sur mon bureau. Les gens ne pourraient-ils pas perdre cette stupide manie d'envoyer des lettres ! Voilà comment on gaspille son temps, de la façon la plus vaine qui soit. Quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, je ne réponds pas ; mais il y a des cas où ce n'est pas possible sans être par trop cruel ou ingrat. Il y a un degré de muflerie que je ne peux pas dépasser. Ah ! Dieux ! où aller pour pouvoir travailler ? Il ne viendrait à l'idée de personne d'empêcher un plombier, un mécano ou un fonctionnaire de faire son métier. Mais, bien entendu, un écrivain ne travaille pas ; il s'amuse. Alors, il peut bien vous consacrer un peu de son temps. Un peu à l'un, pour répondre à sa lettre ; un peu (!) à l'autre pour lire son manuscrit. Au total, cela fait des heures, des matinées, des journées. Si j'additionnais tout le temps que les gens m'auront fait perdre, il représenterait au moins cinq ou six volumes.

Extrait n° 13 – Thias, 7 juillet 1961

825 pages dactylographiées. 769 manuscrites. Oui, une seule page. Une journée entière de travail (onze heures et demie) pour une seule page, dont une partie est à recommencer. Si encore c'était pour créer, ou bien pour chercher un style, un ton. Mais non, c'est pour écrire de la façon la plus utilitaire des choses que je pêche çà et là dans des documents. Des choses que tout le monde connaît, en gros. J'y renâcle ; je voudrais laisser tomber, ou rapporter brièvement, vue de loin par un témoin (Nicolas), l'exécution de Louis XVI. Mais j'ai le sentiment que je ne peux pas. Par le biais que j'ai pris avec Varennes, le roi est devenu un personnage du roman, et c'est en personnage du roman que je dois, me semble-t-il, le conduire à l'accomplissement de son destin. Or là, je ne puis rien inventer ; je suis tenu par l'Histoire. Que je le veuille ou

non, je suis contraint de copier — à peu de chose près, en élaguant et rectifiant un peu — le témoignage de Cléry. Copier ! C'est absurde. Mais je ne peux pas, comme les historiens, renvoyer à ce témoignage, ou dire : on connaît bien le récit de Cléry, ou quoi que ce soit de ce genre. Il me faut, ou bien incorporer à mon livre ces pages qu'on peut lire ailleurs, ou laisser le lecteur (un lecteur qui ne connaît peut-être pas l'ouvrage de Cléry) perdre contact avec un personnage que je lui ai montré dans toutes les grandes crises de la Révolution. Dans l'un et l'autre cas, j'ai tort. Plus je vais, plus l'absurdité de mon entreprise qui masque parfois des erreurs se confirme. Je n'ai pourtant pas le courage de renoncer, après avoir écrit plus de huit cents pages. Mais vraiment, je suis écoeuré. Un tel labeur pour un résultat inepte !

Extrait n° 14 — Thias, juillet 1961

26 juillet

866 pages dactylographiées. 806 manuscrites. Encore trois pages exécrables ; ce sont, je crois, les plus mauvaises de tout le livre (création tribunal révolutionnaire ; taxe sur les riches. Tentative d'émeute du 10 mars). Il faudra, par la suite, tâcher de réduire ces trois pages à une demie. Ou même, tout supprimer. Cela vaudrait mieux ; mais pourtant, il est assez indispensable que l'on voie comment est né ce tribunal révolutionnaire destiné à envoyer à la guillotine ses propres créateurs. C'est lui l'instrument essentiel de la Terreur qui va s'instaurer.

Tout cela est terriblement complexe et difficile à rendre. Je suis crevé, chaque soir. Ce travail met la cervelle et les nerfs à rude épreuve. Il y a des moments où je perds patience, où j'en ai par-dessus la tête. Tous ces fils qui s'embrouillent, qu'il faut suivre. Il serait déjà difficile de les suivre en historien ; mais en romancier, c'est fou. Il y a trop de choses ! Et depuis quatre ans que je suis là-dessus, jour après jour, sans voir se démêler enfin l'écheveau...

27 juillet

869 pages dactylographiées. 808 manuscrites. Avec le même sujet qui m'ennuyait hier, je me suis diverti aujourd'hui. Le résultat ne vaut guère mieux : je patauge dans des détails oiseux et trop longs ; mais du moins ai-je passé une très agréable journée. Courses indispensables à Limoges, début d'après-midi. Repris travail seulement à quatre heures. Sans quoi, j'aurais fini ce chapitre.

28 juillet

871 pages dactylographiées. 810,5 manuscrites. Travaillé toute la journée ; mais j'ai dû passer une partie de la matinée à faire un tableau précis, dans le détail, des circonstances de la bataille de Nurwinden. Il me faudra, d'ailleurs, reprendre encore certaines parties de ce schéma avant de pouvoir décrire. Terminé chapitre précédent ; commencé celui de cette bataille. Travail intéressant, captivant même. L'écriture le sera infiniment moins, avec ses difficultés stupides et harassantes.

Vacances journal. Plus d'articles pendant un mois !

Me demande si l'on ne pourrait pas intituler l'ensemble de ce livre *Saturne*, d'après le mot de Vergniaud : « La Révolution, comme Saturne, dévorera ses enfants ».

29 juillet

874 pages dactylographiées. 813 manuscrites. Travaillé toute la journée (douze heures et demie) et, au contraire de ce qui m'arrive assez souvent avec ce livre, je ne suis pas fatigué du tout ; j'ai l'esprit tout frais ; je continuerais bien pendant douze heures de plus, il me semble. C'est qu'aujourd'hui je n'ai pas eu à me battre avec la documentation.

Au demeurant, il se peut fort bien que j'aie à supprimer deux de ces pages (combat de Goidsenhoven) qui auront probablement trop d'importance dans l'ensemble de Nurwinden.

Extrait n° 15 – Thias, 31 août 1961

956 pages dactylographiées. Et très péniblement. Je suis dans un brouillamini terrible, au milieu d'événements

multiples qui se chevauchent, dans des lieux fort différents, dans un temps fort court, et dont je dois rendre compte à la fois. Il serait évidemment très simple de faire comme tout le monde : courts passages et astérisques en veux-tu en voilà. Mais j'écris un roman, pas un scénario. Dans un roman, tout doit être lié, comme une sauce. On ne peut pas présenter séparément, l'huile, les œufs, la moutarde d'une mayonnaise. Pas davantage les composants d'un roman. C'est peut-être une idée idiote et désuète, mais c'est la mienne. Il n'est pas douteux que si j'avais voulu jouer de l'astérisque, je ne me serais pas cassé la tête et ce roman serait fini. Seulement, il n'aurait, à mon sens, aucun intérêt. Je ne vais pas jusqu'à dire, moi aussi : « Si ce n'était pas difficile, ce ne serait pas amusant » non, loin de là ; je trouve au contraire que c'est trop difficile, et ça me décourage, ça me rebute. Mais ça sera comme ça – parce que ça doit être comme ça – ou ça ne sera pas.

Pour suivre les Brissotins à Caen, je néglige le Comité de Salut public, les Jacobins et la Convention. Je l'ai accepté, mais on ne peut pas négliger les résultats de leur action : Constitution, décret contre les Girondins, transformation du Comité Danton en Comité Robespierre. Et le remariage de Danton. Il faut traiter à la fois la défaite de Puisaye à Vernon, l'assassinat de Marat (que je n'ai pas l'intention de dépeindre, d'ailleurs, mais de traiter de l'extérieur), et les détails modestes – intéressants par là même – du fédéralisme à Limoges, opposé à ses grandes formes de Lyon, de Toulon. Tout cela est inextricable. Le remariage de Danton, en particulier, m'a glissé entre les doigts. Des deux pages que j'ai écrites aujourd'hui, en travaillant toute la journée, il m'en faut refaire entièrement une, demain.

Depuis quatre jours, chaleur torride : 27° dans mon bureau, avec tout fermé. Ça ne facilite pas le travail.

Extrait n° 16 – Paris, 3 décembre 1961

1 131 pages dactylographiées. 1 029,5 manuscrites. Tapé quatre pages ; j'aurais eu de quoi en taper cinq, si le

temps ne m'eût pas manqué. Mais hélas tout cela n'est pas bon. Ce n'est absolument pas ce que je voulais faire, et que j'ai fait à peu près dans la première partie (États-Généraux), ainsi que, çà et là, dans quelques passages, jusqu'aux trois-quarts de l'ouvrage, environ. Maintenant, poussé par l'obligation d'aller vite, je suis pris dans le récit des événements, et je ne fais plus guère que raconter les faits parlementaires ou circumparlementaires de la Révolution, — sensiblement ce qui a déjà été fait par des dizaines d'historiens —. Si, à certains moments, des êtres comme Robespierre, Danton surtout, ont pu avoir quelque réalité physique et charnelle, dans leur milieu familial et leur atmosphère, ils l'ont maintenant perdue tout à fait. Ils sont redevenus des étiquettes historiques : le Robespierre, le Danton, des aide-mémoire de mon bachot. Didactisme, et non plus roman. J'en arrive à écrire ceci : « Hérault Séchelles, se sachant condamné, s'était jeté dans une débauche où il apportait tout le raffinement de sa nature ». C'est une démission du romancier, cette phrase d'historien. L'historien est dans son rôle en écrivant ça. Le romancier n'en a pas le droit ; son devoir — ou son jeu, peu importe — l'oblige à montrer Hérault Séchelles se jetant dans, ou du moins se livrant à, cette débauche. Oh ! et puis ces réflexions m'embêtent, et ce livre m'ennuie. J'en ai par-dessus la tête. Je suis fatigué de ce livre, de moi, de tout. Quand est-ce que ce sera fini, tout ça ? Quand serai-je délivré de vivre ? Quelle foutaise !

Extrait n° 17 — Paris, 14 janvier 1962

1 190 pages dactylographiées. 1090 manuscrites. Travaillé toute la journée. Avant-hier soir, de dix heures à minuit, et hier soir de même, j'ai dû relire la fin de la partie précédente et le début de celle-ci, parce que je subodorais des contradictions entre ce que j'avais écrit et ce que j'écrivais. J'en ai trouvé, en effet, pas mal, mais de détail seulement. Ce n'est rien, j'arrangerai cela sans difficulté : ce sont des fautes d'inattention, non pas des erreurs his-

toriques. Mais hélas, le résultat de cette lecture a été navrant. Un mortel ennui sue de ces pages. Hormis celles qui ont trait à la deuxième campagne d'Alsace, menée par Bernard quand il commandait l'armée du Rhin et Beauharnais celle de Moselle, et le passage concernant les Brissotins à bord du brick L'Espoir, tout le reste est mortel. Je n'ai rien écrit de si morne, si plat, si dénué de vie, de couleur et d'atmosphère, que cette lutte des Hébertistes-Dantonistes-Robespierriéristes. Nulle part, on ne voit les personnages, le décor. C'est vague, superficiel, nul. C'est, je le répète, navrant. Je n'en ai pas dormi, de toute la nuit dernière.

Demain, je ne pourrai pas, ou à peine, travailler. Je dois être, à onze heures, à la direction générale de la R.T.F., et l'après-midi sera tout entier occupé par la S.G.D.L. Je tâcherai de rentrer tout de suite après le Comité, ce qui me laissera peut-être la possibilité de taper les pages que j'ai d'avance.

Je suis, en ce moment, écœuré de ce livre. Plus aucune confiance. Je continue par l'effet de la vitesse acquise, tout en me rendant compte que ce que j'écris est exécration. Si j'arrive à en trouver le temps, il me faudra en outre un effort herculéen pour améliorer ce troisième (ou n^{ème}) livre. Les précédents sont quand même moins mauvais. À part quelques remaniements nécessaires au début du premier, et quelques retouches de détail dans l'ensemble, ils pourraient être publiés.

Extrait n° 18

Paris et Thias, du 1^{er} janvier au 23 août 1963

(texte intégral du journal)

1^{er} janvier

Terminé hier soir le premier jet de *Waterloo* (294 pages manuscrites plus les notes). Reste encore à faire un très gros travail. Il faut tout reprendre, pour compléter, mettre au point, et récrire entièrement une partie de la bataille.

Entre-temps, dans le courant de décembre, corrigé le premier jeu d'épreuves du tome I de *La Révolution*.

22 février

Fait, avant-hier, hier et aujourd'hui S.P. [service de presse] de *L'amour et le temps*, premier volume de *La Révolution*. Suzanne Duconget me demande le manuscrit du deuxième tome pour le 15 avril. Robert Gallimard est d'accord pour que je suspende *Waterloo* jusqu'à ce que j'aie mis au point les deux derniers volumes de *La Révolution*.

16 avril

Terminé à l'instant révision et mise au point manuscrit du deuxième volume : *Les autels de la peur*. Je crains beaucoup qu'il ne déçoive. Car ce n'est ni vraiment le roman de la Révolution, trop superficiellement traitée, et ce n'est plus qu'à peine le roman de Claude, Lise et Bernard. Tout au plus, une chronique superficielle. Je n'y puis plus rien. Je vais porter le manuscrit cet après-midi. Malade d'énervement et de déception, d'impuissance.

17 juin

Remis, le vendredi 14, à R.G., le manuscrit du troisième volume de *La Révolution*. Et maintenant tout ça c'est fini. Triste. Heureusement, il me reste *Waterloo*. Mais je ne peux pas y travailler : depuis hier — et même avant-hier — on fait les bagages pour la migration saisonnière dont je suis de plus en plus excédé.

Lundi 24, Thias

Ici depuis jeudi 20. Mal à l'aise. Ne me réadapte pas. Relu tout le manuscrit de *Waterloo*, partie refaite et partie à refaire. Pas d'entrain pour m'y remettre. Occupé deux jours à relire *Les autels de la peur* dont j'ai reçu le volume justificatif peu après mon arrivée. Trouvé des coquilles et quelques fautes. Essayé de dessiner, envisagé de peindre. Velléité, pas de véritable envie. Sensation permanente d'irréel.

Lundi 1^{er} juillet

Refait 48 pages. Travaille comme une brute pour ne pas penser.

Vendredi 5

J'en suis à la page 73 dactylographiée, à l'endroit où j'avais arrêté la nouvelle version de cette étude, au printemps, à Paris, pour mettre au point les deux derniers volumes de *La Révolution*.

Bortoli, du Journal télévisé, est venu m'interviewer, le 2. Passé la matinée à filmer dans le jardin et le village, et l'après-midi à Limoges. Hier, François est venu pour Radio Limoges. Juste après son départ, trouvé dans le jardin le libraire Desvilles qui venait me demander de faire une signature chez lui en septembre.

Samedi 13

Visite d'André et Madeleine Berry, qui ont déjeuné ici, en route pour Collonges. Travaille régulièrement à *Waterloo*. Reçu ce matin un excellent article de Janine Parot sur *Les autels de la peur*.

Mardi 16

Je peine sur *Waterloo*, sur le début du chapitre IV. Je me perds dans mes liasses de notes et les copies trop vite faites, mal lisibles, dont je n'arrive pas à déchiffrer les références. C'est irritant de ne pas pouvoir écrire une phrase sans consulter toutes ces paperasses. Dans mon premier jet, j'avais dit ce que j'avais à dire. Il faut à présent nourrir ça, l'étayer. Cela m'ennuie, cela ne m'intéresse plus. Je n'écrirai plus jamais de livre d'histoire. C'est le premier et ce sera le dernier. Travaillé sans arrêt depuis huit heures du matin. Pas écrit une ligne. J'en reste à la page 102.

Dimanche 4 août

Depuis quatre jours, correction épreuves *Un vent d'acier*. Dure et exaspérante besogne. Il faut tout vérifier, depuis l'orthographe des noms, qui varie (tantôt Audoin, tantôt Audouin, Barère et Barrère, etc. et les capitales distribuées à tort et à travers, jusqu'à la matière historique, à la vraisemblance de l'évolution des personnages, aux erreurs possibles dans les dates. Ainsi, je me suis aperçu que j'avais compté pour deux jours – durant l'offensive de

Bernard pour débloquer Mayence — ce qui n'en fait qu'un seul. Et puis les remarques du réviseur me montrent souvent que des choses, élémentaires pour moi, auxquelles je n'ai donc accordé qu'un mot ou une ligne, ne sont pas comprises par un lecteur non familier de cette époque. Pas commodes à faire sur épreuves, ces arrangements. Enfin ! Une ultime relecture, et ce sera terminé. Fini, ce livre dont j'ai vécu pendant si longtemps. Quels regrets, quelle tristesse ! Combien je voudrais qu'il soit encore à faire ! Si j'écrivais maintenant *La Révolution*, il n'y aurait sans doute pas de grands changements dans *L'amour et le temps*, mais *Les autels de la peur* et surtout *Un vent d'acier* seraient bien différents. Je développerais davantage l'intimité de Robespierre, celle de Saint-Just. Je m'arrangerais pour avoir de larges vues sur Lyon, Toulon, la Vendée, qui manquent à ma satisfaction. À cause du volume, je n'ai pu faire guère plus que l'histoire des Assemblées et du Comité de salut public. Non, ce livre ne me satisfait pas. Je reste sur ma faim, avec tant de destins en suspens : celui de Legendre qui va mourir bêtement dans son lit, celui de Tallien qui souffrira cruellement de chagrins intimes, celui de Sieyès, de Cambacérès, de Fouché qui s'appelleront sans rire : « Monseigneur »... Mais bien sûr il n'est pas possible de continuer jusqu'après 1815 ces histoires de politique et de batailles. Il faut dire adieu à tous ces gens.

Vendredi 23 août

Waterloo p. 164 . Travaillé jour après jour, onze heures par jour. Il me reste 185 pages à récrire, qui en feront peut-être bien davantage puisque ces 164 pages en représentent 98 de la précédente version. C'est encore plus long et plus difficile à reprendre que ça l'avait été à écrire. Mais il faut en prendre la peine, car la première version est impubliable. Celle-ci me semble se tenir mieux, au point de vue historique, du moins ; car l'écriture !... Mais l'intérêt d'un tel livre ?... Je ne dis pas qu'il ne m'intéresse pas. C'est

même assez passionnant. Seulement, à tout prendre, ce n'est qu'une compilation de documents et d'ouvrages déjà maintes fois utilisés, dont on ne peut rien tirer de neuf. Je n'écris rien sur *Waterloo* qui n'ait déjà été écrit. J'emploie bien peu de choses que Houssaye n'ait employées. Après lui, il n'y a guère moyen de traiter plus complètement le sujet, et je ne saurais le faire en un volume aussi à fond qu'il l'a fait en trois volumes copieux. Alors ?... J'écris un livre de collection, c'est tout. Il n'y a là rien d'original, rien de moi. Pourquoi donc faire ce travail, qui n'est que du travail ? Je dirai comme Giono pour *Pavie* : parce qu'on me l'a demandé. Et puis aussi parce qu'avec infiniment de peine j'y prends du plaisir. Mais j'aurais pu faire autre chose de plus personnel pendant ce temps. Bah ! qu'importe à quoi on s'occupe, pourvu que l'on ne pense pas !

Extrait n° 19 – Paris, 7 novembre 1963

L'Académie française a attribué le Grand prix du roman à *La Révolution* ! À part ça, journée tuante : ce matin article, puis lettres à propos confrères « piqués » par les Allocations familiales. Déjeuné en vitesse. Corrigé texte ci-dessus pour André Bourin (ça reste très mauvais). Filé à la S.G.D.L., conférence des présidents, toujours au sujet Allocations familiales (conduite à tenir pendant absence Chabannes qui part pour un mois au Canada). Là, à cinq heures, apprends prix du Roman. À six heures, Mariotti m'emmène en taxi chez Gallimard. Journalistes, interview. Réunion amicale chez Robert, avec Gaston et tous mes amis de la maison. Seul moment de détente dans cette journée. Ensuite, rentré ici, téléphone à n'en plus finir. Trouvé, en rentrant, dans les *Lettres Françaises* achetées par S. sur coup de téléphone de L.D. Hirsch, article extrêmement remarquable de Janine Parot sur l'ensemble de *La Révolution*. Je finirai par croire que, sans m'en rendre compte, et croyant même le contraire, j'ai écrit un livre en quelque sorte important – j'entends par là qui importe à beaucoup de bons esprits –. Mais, hélas, je l'ai écrit. Il est fini. Et maintenant !...

Extrait n° 20 – Paris, janvier 1965**Lundi 4 janvier**

Un jour, je brûlerai ce cahier et les précédents, comme j'ai détruit les journaux de ma jeunesse – que je n'ai jamais regrettés –. Nul n'y perdra ; je ne suis pas un écrivain assez important pour qu'on se soucie, après ma mort, de savoir comment j'ai vécu. D'ailleurs, ils ne fourniraient pas beaucoup de renseignements là-dessus puisque, dans ces notes, il n'est guère question que de mon travail.

Hélène Lazareff, après avoir lu *Waterloo*, m'a demandé dernièrement de lui écrire un roman historique pour *Elle*. André Bourin me demande, pour *Les Nouvelles Littéraires*, un récit historique relatif aux Cent-Jours dont c'est, cette année, le cent cinquantième anniversaire. Tout cela ne suscite pas chez moi un grand enthousiasme. Loin de là.

Mardi 5 janvier

Après six ans de travail sans interruption, au moins huit heures par jour et trois cent soixante-cinq jours par an, j'ai depuis trois mois cessé d'écrire autre chose que des fiches ou des notes prises en lisant. Trois petits mois, et aujourd'hui devant une narration à entreprendre je suis exactement comme un potache devant son premier devoir de français. Oui, évidemment, l'expérience acquise me servira par la suite, quand je serai lancé dans cette narration. Mais pour l'instant elle ne se manifeste pas le moins du monde. Il ne m'avance en rien d'avoir, en une trentaine d'années, écrit une quinzaine de volumes. Comme l'enfant que j'étais jadis, je ne sais pas quoi dire, ou plutôt je ne sais pas comment dire ce que je sais. Je n'ai pas envie de le dire. Je rechigne à faire ce devoir qu'il me faudra remettre, non pas à un professeur mais à un éditeur, à la date fixée.

Si j'avais su que je passerais ma vie à faire des devoirs de français !

Sans doute, un roman n'est-il pas un devoir ; malheureusement on ne peut pas n'écrire que des romans, il y a obligation d'écrire pour les hebdomadaires ou les revues.

La vérité, au fond, c'est que je n'aime pas écrire, que ça m'embête et qu'il faut une impulsion intérieure — une obsession — très puissante, pour me faire surmonter ça.

Extrait n° 21 — Paris et Thias, juin 1965

Mardi 15 juin

Je dois avoir fait quelque chose comme quatre-vingt-dix pages, je ne sais plus exactement, car je suis arrêté depuis vendredi dernier. J'ai dû m'interrompre pour trier les livres et les documents à emporter à Thias où, sauf imprévu, nous serons demain vers six heures du soir.

Que va devenir ce livre, là-bas ? Je n'ai pu emporter qu'une petite partie des documents, juste les principaux de ceux qui se rapportent à la fin de la Convention et au Directoire. Encore cela remplit-il quatre caisses fort lourdes. Je crains de ne pas pouvoir faire, avec si peu de matériaux, l'ouvrage que j'envisageais. Il me faudrait déjà introduire le monde du futur empire. J'ai bien les conventionnels et les généraux qui en formeront une part, mais les Benjamin Constant, les madame de Staël, les intellectuels, les grands bourgeois, les gens d'affaires !...

Je pars mécontent. La vie passe, je vieillis et je n'arrive à réaliser rien de ce que je voulais. Tout m'échappe. La raison en est, sans doute, mon manque total de sens pratique. Cette absence me nuit dans le domaine intellectuel, comme dans le domaine matériel ; l'anarchie dont notre existence, à S. et moi, est la proie trop facile, car nous sommes tout autant l'un que l'autre incapables d'organisation, règne aussi dans mes conceptions. Elles procèdent uniquement du — et au — hasard.

Le drame, c'est que S. aurait — et elle l'a eue, d'ailleurs, jusqu'à un certain point — la capacité d'organiser notre vie à Thias. Tant que je travaillais au journal, à Limoges, nous avons eu une existence bien faite et fort agréable, grâce aux qualités de maîtresse de maison qui ne manquent pas à ma femme, et parce qu'elle se trouvait là dans son élément. De mon côté, j'aurais certaine possibilité

d'organiser notre vie à Paris. Malheureusement nos deux pouvoirs se détruisent l'un l'autre. Car, pour elle notre existence devrait se passer exclusivement à Thias, avec de simples séjours à Paris ; et pour moi elle devrait se passer exclusivement à Paris, avec de simples séjours à Thias. S. pense que nous pourrions nous arranger pour rester, elle à Thias, moi à Paris, en nous retrouvant tous les deux tantôt là-bas, tantôt ici. Je n'en crois rien car elle ne peut pas plus rester loin de moi que moi loin d'elle.

Je n'arrive guère à comprendre comment S., qui a été élevée en ville, et qui a reçu une éducation plutôt mondaine, s'est entichée de Thias, à ce point. A-t-elle été tellement marquée par le plaisir qu'elle trouvait, dit-elle, à passer un mois de vacances dans cette maison, au temps de ses grands-parents ?... Elle dit aussi qu'elle a vécu là, avec moi, ses plus parfaites années de bonheur. Mais, enfant, adolescente, elle aimait beaucoup Paris, qu'elle a connu dès sa toute première jeunesse. Elle y séjournait régulièrement et longtemps, chez sa grand-mère. Maintenant, elle y est mal à l'aise, mal portante, et s'y ennuie.

Pour moi, il fut un temps où Thias me convenait bien. Peut-être si je m'y étais incrusté en satisfaisant mes goûts de pêcheur, de chasseur, de cavalier (j'aurais pu avoir un ou deux chevaux), n'aurais-je point souhaité de m'installer à Paris. Mais ces goûts-là, même à l'époque de notre mariage, cédaient nettement le pas au besoin de peindre et d'écrire (*Nue et nu* a paru deux ans avant notre mariage). Puis mon travail s'est orienté de telle sorte qu'il ne saurait se faire ailleurs qu'à Paris. Avec tous les éléments, les moyens, les relations dont on dispose ici, j'ai déjà du mal à me débrouiller. En province, il n'y a presque pas de ressources ; des archives et des bibliothèques locales, on sort tout au plus des monographies. Et puis, manquent ces multiples contacts avec des gens de toute espèce. Certes, les esprits médiocres ne sont pas moins communs à Paris qu'en province, mais les hommes de qualité, les érudits, les maîtres y sont beaucoup plus nombreux aussi.

De toute façon, à moins d'être un pur romancier — et encore ! — un écrivain ne peut pas vivre en province, tout le monde sait cela.

À mes yeux, Thias représente ce que l'on peut imaginer de pire. Si c'était la vraie campagne, une maison dans les bois, en pleine nature, ou sur le bord d'une rivière ! Mais, enfermée dans ce parc d'à peine un hectare où l'on tourne en rond, qu'y faire ? Pas même aller se promener, car tout autour c'est la banlieue sillonnée de voitures. Thias serait — était — très bien pour y vivre en travaillant à Limoges, et en allant passer un mois de vacances ailleurs, avec un petit séjour à Paris en mai-juin et en octobre-novembre. Quant à s'y enterrer pendant quatre mois, cela revient à se priver de vacances parce qu'on ne peut là rien faire d'autre que de travailler ; et cela revient à travailler mal, avec la moitié sinon le dixième de ce dont j'aurais besoin. Voilà bien pourquoi j'ai dû recommencer presque depuis le début le manuscrit de *Waterloo*, écrit trop souvent de mémoire, une partie de mes livres étant restés ici. D'ailleurs, c'est bien simple, quand, à Thias, j'ai besoin d'un livre, il est à Paris ; quand j'ai besoin d'un livre à Paris, il est à Thias.

Enfin, avec ce que coûte un appartement à Paris et une maison à la campagne (ou pseudo-campagne), nous n'arrivons à nous installer confortablement nulle part. Nous gaspillons l'argent que je gagne, sans en tirer aucun agrément.

Comment ne serait-on pas amer, irrité et mécontent de soi, dans ces conditions ? Comment n'aurait-on pas le sentiment de gâcher sa vie et d'être un raté ?

Je n'ai pas pu emporter les *Mémoires* de Beugnot, ni ceux de Louise Fusil. J'espère que je ne le regretterai pas. (Justement si ; il me faudrait ceux de L. Fusil, pour Louvet et les muscadins. Obligé remettre cette scène à plus tard. Je note cela le 30 septembre).

Mercredi 16 juin

Thias, dix heures du soir. Le silence. Ce luxe des luxes. Ici, personne qui piétine sur ma tête, personne qui m'exaspère avec sa stupide musique sous mes pieds. Je savoure le silence — les nuances du silence dans lequel joue légèrement et par intervalles le vent dans les branches —. Merveilles, richesse, somptuosités du silence.

Extrait n° 22 — Thias, août 1965***Samedi 28***

Il est huit heures, une merveilleuse soirée s'achève. Ni chaude ni froide, incroyablement calme. Pas un bruit, pas un souffle. Les oiseaux ont mis fin à leurs pépiements. Plus de bruits d'avions. Le soleil s'est couché. La nuit monte de la vallée, mais le ciel reste encore clair au-dessus des collines bleu de cœruleum. Si la campagne était toujours ainsi !... Depuis deux heures, j'ai passé la plus grande partie de l'après-midi, puis de la soirée, dans le jardin, pour la première fois depuis le 16 juin que nous sommes ici. Écrit péniblement vingt-trois lignes. Ça ne marche pas, et mon esprit se refuse à l'effort. Comme toujours quand j'ai fini une séquence, la reprise est difficile.

Lundi 30

Je suis tellement bien resté dehors, avant-hier et hier, que j'y ai attrapé un formidable rhume de cerveau, comme je n'en avais pas eu depuis longtemps. Décidément, je ne suis plus bon pour la campagne. Hors du cabinet, bien calfeutré, je ne vaud plus rien. Peut-être un temps viendrait-il bientôt où je ne sortirai plus. J'ai la tête comme une marmite, mal dans le globe des yeux, les tempes, le nez changé en fontaine. Bizarrement, j'ai assez bien travaillé aujourd'hui dans de pareilles conditions. Écrit presque deux pages (118 et partie de 119) : Convention, souper chez Tallien. Fouché décrété. Peut-être ça va-t-il repartir. Mais quelque chose ne va pas. Il aurait fallu depuis longtemps introduire Bonaparte. Je n'aime pas qu'un personnage

de premier plan apparaisse tout-à-coup. Il faut le faire entrevoir, d'abord, petit, quelconque, comme Robespierre à l'hôtel de Versailles dans *L'amour et le temps*.

Ou bien, au contraire, est-il bon que Buona-Parte sorte soudain du néant, comme il en est sorti pour la plupart des Parisiens, au lendemain du 13 vendémiaire ?...

Extrait n° 23 – Thias, 30 septembre 1965

Nous devrions rentrer à Paris, car certains livres laissés là-bas (entre autres Louise Fusil, B. Constant) me deviennent nécessaires. Mais je n'en ai aucune envie. Je ne suis pas bien ici et rien ne m'y plaît — hormis, bien sûr, le merveilleux, le somptueux silence —. Et cependant, peut-être à cause de ce silence, je n'ai aucune envie de rentrer. (Au demeurant, je me trouve moins mal ici l'automne ou l'hiver que l'été). Pour la première fois depuis longtemps, rien ne m'attire à Paris. J'aurai autant de déplaisir à y retourner que j'en ai eu à en partir. Le vacarme de cet infect 46 de la rue Spontini. Il faudrait déménager. Quel aria ! Et pas possibilité de travailler pendant ce temps. Bien ni ici ni là-bas. Pas un endroit où je me sente chez moi. Installé nulle part. L'anarchie de notre vie !... C'est tout cela qui me dégoûte, incruste en moi ce profond sentiment d'échec — de ratage —, ce *taedium* général par lequel je suis insidieusement enclin à renoncer, à m'éloigner, à me renfermer, à rompre avec tout, à ne plus rien désirer ni attendre puisque tout n'a plus aucun sens, à dormir, à me coucher et ne plus me relever jusqu'à ce que la fin de cette immense stupidité arrive. Il n'y a plus pour moi qu'un mot : À quoi bon ?

Ce n'est pas le « Complexe homéopathique 55 », ni la Neurocynésine, ni le Rimifon, qui peuvent changer quelque chose à ça. Même si le « complexe » en question guérissait mes différents côlons — momentanément, car je souffre du ventre périodiquement depuis l'enfance —, cela me rendrait pour quelque temps la vie plus commode, mais pas beaucoup plus belle.

Extrait n° 24**Thias, fin octobre - début novembre 1965****Dimanche 31**

Encore travaillé un peu ce matin, après avoir conduit S. à la messe à Isle ; mais je n'ai plus de propension à écrire. Vais probablement m'arrêter, laisser le 13 vendémiaire, pour le faire une fois de retour à Paris.

Ne me porte toujours pas bien : toux, ennuis ventre, bourdonnements dans la tête. Dois revoir une dernière fois docteur mardi.

Je voulais noter, hier soir, quand été interrompu, que je suis obsédé de plus en plus par le désir, le besoin, de m'installer définitivement quelque part. Cette obsession, le sentiment de n'avoir pas de « chez moi », empoisonnent toute ma vie et commencent de me détourner du travail. Même quand j'écris, l'obsession est là, au second plan, dans mon esprit ; elle s'infiltré et, par moments, s'impose, se substitue à la pensée créatrice. Pendant des instants de plus en plus longs, je pense non pas à *La Révolution*, à mes personnages, mais à moi-même, à mon existence ratée, à ce qu'il faudrait faire, à la façon dont je devrais m'installer dans la vie matérielle. Et c'est une pensée profondément déprimante parce qu'elle ne peut aboutir à rien.

J'ai dépassé de beaucoup le milieu de ma vie, et je n'ai rien créé autour de moi. Oh ! des livres, bien sûr ! Ça me fait une belle jambe ! Mes tableaux, tout médiocres qu'ils sont, ont plus de réalité pour moi que mes livres. Au moins, je peux les contempler ; je peux passer des soirées à feuilleter mes dessins. On ne relit pas ses livres.

En ce moment, des dizaines de personnes — dont certaines nous achètent pour cela du terrain — se font bâtir des maisons non loin de chez nous. Moi, je ne construirai jamais « ma maison », je n'en choisirai pas les plans. Je suis entré dans une vieille demeure, pas désagréable sans doute, dans un fort beau paysage, mais

inadaptée à mes besoins et à mes goûts. Aussi l'ai-je toujours considérée comme un logement transitoire, qui serait à transformer considérablement. Nous avons arrangé temporairement les deux pièces du bas ; c'était un tout petit prélude. Puis la guerre est arrivée. Quand nous aurions pu reprendre nos projets, les miens ne consistaient plus à m'installer ici. Entre-temps, j'étais devenu écrivain, j'avais déjà rompu d'avance avec le journalisme, et mon nouveau métier m'appelait à résider constamment à Paris. Nous avons donc employé nos ressources à acheter l'appartement de la rue Guersant — puisqu'il avait fallu, pendant la guerre, abandonner l'ex-logement de la grand-mère de S. boulevard Montparnasse —, puis celui de la rue Spontini. Or, celui-là même, choisi en fonction non pas de mes propres besoins mais de ceux de ma belle-mère, je ne l'ai considéré aussi que comme passager. Nous l'avons arrangé pour qu'il soit propre, et c'est tout.

De la sorte, nous sommes, en quelque manière, campés incommodément ici, et campés de même à Paris, moi avec l'idée de trouver enfin quelque chose qui réponde à mes besoins — espace et silence —, dans Paris, S. avec l'espoir de revenir nous installer définitivement ici.

Quand j'écrivais de simples romans, il n'y avait pas de difficultés particulières à couper en deux notre existence. Mais à présent, je ne peux plus envisager de n'être pas un jour enfin quelque part avec tous les livres, etc. dont j'ai besoin pour travailler, et qui s'accroissent sans cesse. Le faire rue Spontini ne me semble pas possible, non point que la place manque, loin de là, mais à cause du bruit dans cette maison. Chercher un autre logement ? Oui, seulement S. se rend bien compte que si je trouvais à Paris exactement ce qui me convient je ne remettrais plus les pieds ici, et... Oh ! merde ! sacré nom de Dieu ! j'en ai marre à la fin ! On appelle encore pour dîner.

Ce n'est pas croyable, sacré bordel ! Je suis poli, mais à la fin !...

Lundi 1^{er} novembre

Aujourd'hui, je me mets à écrire dans ce cahier dès neuf heures du matin, en revenant de conduire les femmes à la messe. Comme ça, on ne me fera pas descendre pour dîner. Cela est possible dans une période comme celle-ci, où je ne travaille plus. D'ordinaire, sitôt le petit déjeuner avalé, je me consacre absolument au livre en train, et c'est seulement le soir, après sept heures, qu'ayant tapé à la machine les pages — ou la page — écrites pendant le jour, je note quelques lignes dans ce cahier. Autrefois, je le faisais après le dîner ; à présent je ne peux plus écrire après dîner : si peu que je mange, écrire me coupe la digestion ; je ne puis que lire.

De plus, écrire ce journal est un luxe ; je ne peux guère me le permettre, en temps normal. J'y perdrais des heures à écrire pour rien. S'il s'agissait de notes « littéraires » qui puissent être publiées par la suite — notes de critique ou journal « extérieur » — ce ne serait pas du temps perdu, mais ces lignes n'ont d'intérêt que pour moi. Et encore !... Je ne relis guère ces cahiers ; si je le fais, par hasard, cela ne me sert strictement à rien. Je m'abandonne là, simplement, la plume à la main, à l'instinct bête des confidences. Tout de même, en exprimant ainsi ma pensée, mes préoccupations, il m'arrive parfois — rarement, mais parfois — de voir plus clair en moi (hum ! je me le demande ! En tout cas, je ne vois point que cela m'ait jamais servi à me conduire).

Me conduire ! Je ne me conduis pas, je ne me suis jamais conduit. Le hasard et mes impulsions me mènent. Hors du travail, je n'ai pas la moindre volonté. Je m'impose tout naturellement de recommencer trois fois, cinq fois, dix fois un passage pour l'améliorer, de récrire complètement un livre ; mais est-ce là un effet de la volonté, puisque cela m'est naturel ? La volonté, ne serait-ce pas, au contraire, de m'obliger à passer outre et à me contenter du premier jet ?... Quoi qu'il en soit, hors du travail, je suis incapable de me contraindre à quoi que ce soit. Ainsi, je

ne serai jamais académicien, parce que je ne pourrai jamais m'obliger à faire les visites académiques ; c'est pour moi chose aussi impossible que de décrocher la lune. Je ne serai jamais commandeur de la Légion d'Honneur, quoique j'aie, par moments, la faiblesse de désirer l'être un jour (c'est absurde et ridicule pour un anarchiste comme moi, mais c'est ainsi néanmoins), parce que je ne pourrai jamais m'obliger à solliciter une promotion. Je n'aurais même jamais été chevalier — ce à quoi je ne pensais pas — si Mariotti et Jean Guirec, d'une part, Didelot d'une autre, ne se fussent fourré dans la tête de me faire décorer. Je n'y pensais pas, et maintenant j'y ai pris goût ! Enfin, manière de parler ! car la rosette ne me dit rien du tout, et au fond, c'est le titre romanesque de commandeur qui me séduit, par référence à mes souvenirs adolescents des commandeurs de l'ordre de Malte, des commanderies des Templiers. Mais laissons ces enfantillages.

Pas si enfantins, à tout prendre, car ils révèlent mes contradictions. Je me moque des décorations, et je voudrais être commandeur ! Je déteste la vie mondaine. Les réceptions, cocktails, dîners, parlottes de café, signatures, premières, interviews télévisés et autres, m'ennuient mortellement. J'ai pris les bibliothèques publiques et les archives en horreur, et du reste mon état de santé m'en rend la fréquentation presque impossible. Et je désire vivre à Paris !

Je désire vivre à Paris pour y mener, au fond, à très peu de choses près, la vie que je mène ici, une fois l'été passé. Car, une fois passée cette saison que j'ai tant aimée autrefois et que je hais maintenant — l'odieux été —, j'ai bien plus d'aises pour le travail ici que rue Spontini, et d'abord le silence dans la maison, au lieu du vacarme. Personne ne me marche sur la tête, ne m'exaspère, avec ses petits-enfants galopants et braillards ou avec sa chasse d'eau qui fuit ; personne ne me ... sous les pieds les borborygmes de sa radio et de ses électrophones ; etc. Personne ne me téléphone, et pour cause ! Personne ne m'invite,

personne ne m'interviewe. Il faut trop souvent aller à Limoges, prendre la voiture pour ceci, pour cela, s'occuper des travaux quasi incessants dans le jardin ou pour maintenir debout la maison. Mais enfin tout cela n'est quand même pas par trop assujettissant.

Alors S. n'a-t-elle pas raison, et ne ferais-je pas mieux de revenir définitivement ici, de nous installer enfin dans cette maison mise tout entière en état, transformée ? Créer enfin mon « chez moi » ici ?

Un séjour de dix années seulement en ces lieux a coûté à Émile Montégut sa carrière. Il avait beau faire des voyages à Paris, il ne s'en est pas moins enseveli dans ces murs, et quand, après la mort de sa femme, il est reparti, il n'a jamais pu retrouver sa place dans ce que l'on appelle les milieux littéraires.

Je n'y en occupe qu'une toute petite ; mais cette situation minuscule, je la perdrais si, à mon tour, je m'ensevelissais ici. On ne peut pas être écrivain professionnel et vivre en province. On dira tout ce que l'on voudra ; c'est une loi, et il n'y a rien à faire. Je me rappelle, quand je siégeais au Comité des Lettres de la R.T.F., où une fois par an il s'agissait du concours réservé aux « auteurs résidant en province », le dédain inconscient mais sensible que tous les membres du Comité et jusqu'au secrétaire — fonctionnaire — manifestaient malgré eux à l'égard de ces paysans. Je dis malgré eux — et moi aussi malgré moi —, car nous affichions, au contraire, le plus sympathique intérêt pour ces auteurs et leurs œuvres ; avec autant de naturel, à peu près, qu'un bon Américain traitant un nègre comme s'il était blanc.

Sans doute, à partir d'un certain degré d'illustration, un écrivain rehausse-t-il d'une certaine manière son prestige en « résidant en province ». Cela devient une singularité. Mais fort peu atteignent à ce degré, et quant à moi, je ne saurais me flatter d'y parvenir. Écrivant en province, j'ai pu avoir le prix Renaudot parce qu'il est tout à fait dans la note de couronner ainsi un lointain inconnu auquel on ouvre la carrière. Mais si j'étais resté à Thias, je n'aurais jamais

eu le Prix du roman de l'Académie française — ni, auparavant, la Légion d'Honneur —. Aucun doute là-dessus.

Vivre à Paris une existence assez fermée, sans collaborer aux journaux, faute de temps, sans faire de radio, de télévision, est une des raisons pour lesquelles je demeure à-peu-près inconnu ; mais cet à-peu-près se maintient uniquement parce que je demeure la plus grande partie de l'année à Paris, que l'on me voit malgré tout ici ou là, que je figure dans deux ou trois jurys, qu'un journaliste me rencontre parfois à la N.R.F. ou ailleurs, que des « amis », qui m'oublieraient en moins d'une année, se souviennent de moi en m'apercevant de temps à autre. Et Robert Gallimard lui-même aurait-il songé à me proposer de faire *Waterloo* si le hasard d'une conversation ne lui avait pas appris que ma *Révolution* était en panne. Je ne lui aurais sûrement pas écrit pour le lui dire. Cette conversation n'a pu avoir lieu qu'en raison de ce que j'habite Paris et que je vais assez souvent à la N.R.F. pour ceci ou cela, que de temps à autre R.G. et moi déjeunons ensemble.

Et puis, il faut bien le dire, il y a « l'air de Paris ». On exagère là-dessus, certes. Ce n'en est pas moins une réalité, peu aisément définissable et cependant très réelle. On a beau peu sortir, on respire néanmoins cet air.

Après avoir passé tout l'après-midi, jusqu'à six heures, à trier et emballer des livres, je suis si fatigué que je n'ai pas le courage de poursuivre ces réflexions. Au fond, elles pourraient se conclure ainsi : N'importe quoi, pourvu que cessent ces épuisants déménagements saisonniers !

Mardi 2 novembre

De nouveau à neuf heures du matin, après avoir pour la troisième fois conduit S. à Isle (c'est aujourd'hui le jour des Morts), je vais essayer de reprendre ces réflexions. Mais à présent le fil en est singulièrement embrouillé. Je ne sais plus trop où j'en suis et n'ai nulle envie de relire les pages précédentes. Cette constatation de mes impuissances et de mes ratages ne servirait qu'à augmenter ma tristesse.

Tout vient, peut-être, de ce que je ne sais pas ce que je veux. Je l'ai su quand je voulais être peintre et émailleur. À mes yeux, mon avenir était alors bien tracé.

Non, pas sûr ! Il l'était, sans doute à mes yeux ; mais pourquoi, alors, tentais-je d'écrire ? La première version de *Nue et Nu*, et *Le rayon fatal*, cet horrible tout premier essai de roman, datent de cette époque, quand j'habitais à Limoges la rue Jean-Jaurès, avec Jacquement et Villemain. En vérité, dès ma jeunesse, à Brive, dès quatorze ou quinze ans, je m'amusais tout ensemble à peinturlurer et à gri-bouiller — des pièces pour théâtre de guignol, de vagues contes préhistoriques ou moyenâgeux inspirés par ce terroir même. Il y a donc toujours eu en moi cette dualité. Cette confusion. Mais, entre mon mariage et la guerre, la peinture l'avait très nettement emporté sur l'écriture. Puis les circonstances ont fait que la littérature a repris le dessus.

Oh ! à quoi bon ces ratiocinations ! Je reviens périodiquement là-dessus, comme...

Je suis un velléitaire, ne serai jamais rien d'autre, et ne ferai jamais rien — hormis ces livres, qui, tout de même, me justifient —. Et qui sont peut-être un peu la cause de mon velléitarisme. Les gens qui ont le temps de penser pratiquement peuvent penser à organiser leur vie. Ce temps me manque, mon esprit est perpétuellement occupé par... disons la création. Il m'arrive parfois — et de plus en plus — d'avoir le temps de penser que ma vie est une effarante pagaille, mais pas celui de penser pour l'organiser. Voilà bien le plus navrant : j'ai le goût, le besoin de l'ordre, de l'harmonie, des choses bien faites ; je passe ma vie à faire autant que possible régner cela dans mes livres, et ne puis mettre cet ordre dans ma vie.

En fait, j'ai tout sacrifié à la littérature : la peinture, mon existence, et peut-être bien même ma santé. Le tout, sans m'en apercevoir. Et maintenant, je m'en rends compte ! Ce n'est pas le moins du monde consolant.

Chose curieuse : d'ordinaire, j'éprouve une certaine hâte de retrouver « l'air de Paris » et mes occupations

parisiennes. Cette fois, non. Je suis mal, ici, car j'ai froid (le chauffage ne marche pour ainsi dire plus, il faudrait remplacer la chaudière percée de rouille). Mes mains sont gourdes, au point qu'il m'est difficile d'écrire. Pourtant je n'ai aucune envie de rentrer. Retourner au Syndicat des critiques, pour le prix qui sera attribué le 6, ne me tente nullement. Bien sûr, je retrouverai avec grand plaisir Blanzat, Dominique Aury, Sabatier et les autres. Mais reprendre ce train si différent ! Quant à retourner au Comité de la Société des Gens de Lettres, ça m'embête carrément, malgré le plaisir de retrouver certains amis, de revenir avec Simone Saint-Clair ou Pierre-François Caillé, mes habituels et si sympathiques chauffeurs.

Voilà : pour s'adapter ici, il faut rompre les habitudes parisiennes ; puis pour retourner à Paris, il faut rompre les habitudes reprises ici. Chaque fois — sinon de plus en plus — c'est toute une besogne physique et mentale. Avec ce système, finalement on ne vit jamais, tout à fait, ni ici ni là-bas. Les gens normaux, qui prennent un mois de vacances, n'ont pas le temps de perdre leurs habitudes de onze mois, et ils les retrouvent sans effort.

Pourtant, les habitudes d'ici !... Par exemple, aller à Limoges, comme nous allons le faire tout à l'heure, après le déjeuner. Une grande part de mon sentiment d'échec provient de ce que je n'ai pas réussi à m'arracher de Limoges. L'éternelle rue des Arènes, l'éternelle rue Vochave, où je remets mes pas dans mes pas depuis plus de trente ans, comme un âne attaché à son piquet ! Ce n'est pas que je déteste Limoges, ni dédaigne cette ville, pleine au contraire de mes plus charmants, mes plus émouvants souvenirs. Mais que ne sont-ils uniquement des souvenirs ! Comme ceux de Brive. À quoi bon avoir réussi, obscur journaliste limougeaud, à me faire une petite place dans les Lettres, à Paris, si je retourne sans cesse à ces rues dont je me suis échappé ? À ces gens qui me montrent mon vieillissement dans le miroir du leur. Les concitoyens qui vieillissent quotidiennement ensemble ne se voient pas vieillir. Le

hasard, me faisant entrer, l'été dernier, dans une pharmacie, je retrouve en la personne de la pharmacienne une amie de classe, que j'aurais presque pu épouser, et je frémis d'avoir couru ce risque. Dernièrement, j'ai croisé, devant la Préfecture, X. avec qui j'ai couché, avant le déluge faut-il croire. Moi qui ai toujours eu l'instinct de fuir en verrouillant les portes derrière mon dos, me ramener sans cesse à ce que j'ai voulu quitter !

Et même ici, dans cette maison, ce jardin, je suis confronté sans cesse au fantôme de notre bonheur, d'un amour qui est mort, remplacé par un autre sentiment, non moins profond, non moins fort, mais auquel ne convient plus, pour moi du moins, ce cadre, ce cercueil. S. n'en souffre pas, parce que ce cadre a été aussi celui de son enfance, de son adolescence. Mais pour moi qui ne l'ai connu que comme celui de sa parfaite grâce et de son plein épanouissement, il est bien à présent le cercueil de notre jeunesse.

Allé chez le docteur cet après-midi. Nouveau traitement à continuer à Paris. Me dit : avec éventail médicaments ordonnés, il faut être vous-même votre propre médecin.

Extrait n° 25 — Paris, janvier 1966

Vendredi 7 janvier

Arrêté à 221 pages dactylographiées, 191 manuscrites, à une vingtaine ou une trentaine de pages de ce qui aurait été la fin de la première partie. Il m'a fallu dix mois et cent quatre-vingt-onze pages pour me rendre compte qu'il est impossible d'écrire ce livre et toute la suite que je voulais donner à *La Révolution*.

À la rigueur, je pourrais arranger tant bien que mal et finir *Les hommes perdus* pour aller jusqu'à la clôture de la Convention. Cela, évidemment, complèterait un cycle politique, mais non pas une aventure humaine, car la clôture de la Convention ne termine rien.

Samedi 8 janvier

Ce volume manque de substance romanesque. C'est seulement de l'Histoire, avec des morceaux de roman, parfois : exemple, le passage concernant le jeune Dubon. C'est de l'assez bon roman maritime. Mais cela ne se lie pas substantiellement au contexte : formation de l'expédition, en Angleterre — pas même esquissée —, situation de la Vendée et de la Bretagne, traitée très superficiellement, en style d'historien. L'épisode même de Quiberon, malgré les détails fournis, n'est pas vivant. Par manque de personnages qui fixent l'esprit, l'intérêt, et personnalisent le tableau des événements. D'Hervilly et Puisaye n'y parviennent pas, parce qu'ils n'ont pas assez d'existence. Sombreuil non plus, dont il aurait fallu évoquer l'amour pour mademoiselle de La Blache — juste cité en deux mots au chapitre suivant —. Mais l'évoquer exigerait davantage de documents. Et ainsi pour chaque détail. Au total, bien que j'aie réuni une documentation considérable, (que je domine difficilement dans certains cas), elle ne représente pas le centième, — que dis-je ! le millième — de ce dont j'aurais besoin pour donner une vraie consistance aux multiples personnages historiques qui foisonnent dans ce livre. Voilà bien pourquoi les romanciers sensés ne prennent jamais pour personnages principaux des êtres réels, mais des créatures imaginaires, lesquelles fournissent la substance romanesque ; les personnages historiques demeurant accessoires et simplement adjoints au décor. Mes créatures, utilisées dans les trois premiers volumes d'une façon de plus en plus secondaire, ont fini, comme je le voulais, par disparaître presque complètement pour céder la place aux personnages historiques. Mais ceux-ci, trop peu consistants, pour les raisons ci-dessus, ne tiennent pas le livre, et cet ouvrage bâtard, ni roman ni histoire, n'est finalement qu'une passoire dans laquelle rien ne reste.

J'ai voulu me débarrasser des histoires individuelles, pour écrire plus librement l'Histoire. Pêché de paresse.

Mais, même si je remédiais à ce défaut, le vice de la

conception d'ensemble n'en subsisterait pas moins : l'énormité monstrueuse et la fantastique exigence documentaire d'un cycle qui devrait nécessairement aller jusqu'à la seconde Restauration.

Les hommes perdus n'auraient pas de raison d'être s'ils n'étaient suivis d'un volume, au moins, ou deux, sur le Directoire, de deux volumes sur le Consulat, de deux volumes sur l'Empire. C'est-à-dire cinq ou six, sinon sept, car les Cent jours... Cela me semble une entreprise insensée, à cinquante-six ans (que j'aurai dans dix-sept jours).

L'intelligence et la sagesse voudraient que je laisse *La Révolution* là où je l'avais arrêtée avec la fin de *Un vent d'acier*. Je pourrais parfaitement écrire des romans ou récits, sur les périodes suivantes, mais des romans séparés, avec d'autres personnages imaginaires.

Les hommes perdus se sont-ils arrêtés d'eux-mêmes, ou à cause du choc ? Deuil auquel, au fond de moi, je n'arrive pas à me faire. (Mort de Linette). Et puis crise coliques néphrétiques, calmants. Tout ça ?

Jusqu'à présent, j'ai toujours surmonté la maladie. Mais ce chagrin !...

Extrait n° 26 – Thias, août 1967

Lundi 21 août

Très beau temps, ciel magnifique sans le plus léger nuage. Comme hier, vent du nord-est extrêmement frais, excessivement même à cette heure-ci. Il est sept heures moins le quart et je reviens de la piscine où l'on ne pouvait plus rester tout nu. Je me suis chauffé, un moment, sur le perron, devant la porte de la salle à manger. Les marches, le mur réverbéraient la chaleur emmagasinée tout le jour et le soleil était encore vif ; mais de là aussi le vent m'a finalement chassé. Nous devons à cette brise deux belles journées, cependant elle ne laisse pas de les gâcher un peu. Sans elle, je me serais remis à l'eau une troisième fois. Très tenté, j'y ai pourtant renoncé, car au sortir le vent vous transit. À ce moment-là, toute la piscine et la terrasse étaient à l'ombre. J'aime bien nager dans l'ombre

une brasse lente et très silencieuse qui s'accorde avec la paix du soir ; encore faut-il que le soir soit chaud. J'aurais voulu aujourd'hui commencer de me baigner à quatre heures pour rester plus longtemps à l'eau et au soleil ; mais il a fallu aller à Limoges pour prendre de l'argent au C.N.E.P., car ni S. ni moi n'avions plus un sou, et nous ne sommes rentrés qu'à quatre heures et demie. J'étais à la piscine à cinq heures moins le quart, tandis que S. partait pour rendre visite à madame Fournier. J'ai fait successivement l'expérience de nager avec slip puis sans slip ; il n'y a aucune espèce de doute : se baigner en slip, si réduit soit-il, c'est de la pure barbarie, — aussi barbare que de mettre de la glace dans du champagne —. Dans l'eau comme au soleil, il faut être intégralement nu. Je le savais lorsque j'écrivais l'histoire de madame Bléhaut, je le réapprends quelque vingt ans plus tard. Et j'en recueille physiquement les meilleurs résultats.

Mardi 22

Très beau, très chaud, devenu lourdement nuageux dans l'après-midi et qui tourne maintenant à l'orage. À midi vingt-huit, avons pris en gare de Limoges Marie-Paule et Laurent, venant passer ici quelques jours. Nous sommes baignés ensemble (sauf S.) de quatre heures à sept heures. Bain très « habillé » ; Marie-Paule a un costume de bain on ne peut plus couvrant ; Laurent une culotte de bain ; avec mon petit slip bleu, c'est moi le moins vêtu des trois.

Mercredi 23

L'orage d'hier soir, bref et sans pluie, a néanmoins gâté le temps. Journée grise, plutôt froide. Pas de bain. S., M.-P. et Laurent ont joué au Mah-Jong dans la salle à manger, la plus grande partie de l'après-midi. Mal à l'aise, sans doute à cause du froid qui m'a coupé la digestion — ou du moins l'a gênée — je suis resté enfermé dans mon bureau tout l'après-midi. Enfin, me suis décidé à boire un verre de cognac, mon malaise a passé. Je suis alors, vers six heures et demie, descendu au jardin où nous avons fait, tous les quatre, une partie de croquet.

Rien lu, rien écrit, rien dessiné. Morne et interminable journée tombée dans le néant.

Jeudi 24

Assez beau temps, mi-nuageux, mi-ensoleillé, mais pas très chaud. Laurent d'abord, puis moi, puis Marie-Paule, nous sommes baignés entre quatre heures et demie et cinq heures. Resté étendu dans le soleil pas très vif, tandis qu'ils jouaient au Mah-Jong avec S. sur la terrasse de la piscine. Au bout d'un moment, je serais bien retourné à l'eau, mais je n'avais aucune envie de réenfiler mon slip mouillé, ni de plonger avec le bleu qui me sert pour le bain de soleil, car j'aurais dû revenir à la maison sans me sécher. J'ai donc renoncé et je suis rentré. Essayé de dessiner, sans résultat. Dès que je veux dépasser le format carte postale, je ne saisis plus les proportions. Je peux dessiner de petites choses, assis à mon bureau ; je ne peux plus travailler au chevalet. Dans ces conditions, le dessin ne m'intéresse guère ; n'ai jamais eu beaucoup de goût pour la miniature.

Hormis quelques minutes d'eau et de vague soleil, encore une morne journée.

Vendredi 25 août

Beau temps aéré. Baignés de quatre à six. Marie-Paule et Laurent avaient déjà pris un bain à midi ; moi pas. À part ça, rien fait. Mais nager c'est néanmoins faire quelque chose. J'ai retrouvé mon style, mon souffle, mon aisance d'autrefois ; et je respire comme je ne respirais plus depuis longtemps. Pendant ces trop brèves heures dans l'eau, ou sur la terrasse, au soleil, je goûte un plaisir depuis longtemps oublié : celui de vivre, — que j'achète, avant et après, au prix de beaucoup d'ennui —.

Samedi 26

Même temps. Ce matin, lu *Diurnal* de Jean Lebrau. Beau livre, triste. Mais tous les livres sont tristes, à l'image de la vie. Il n'y a qu'une chose qui ne soit pas triste : l'érotisme ; et c'est bien parce que je suis accablé par une insurmon-

table tristesse, que je me trouve incapable d'écrire (d'imaginer et écrire) un ouvrage érotique.

J'ai eu – j'ai encore – trop d'ambition : celle d'être un grand écrivain. Je sais trop aussi que je ne le suis pas. Alors, je ne suis rien. Dans l'eau, ou bien au soleil sur la terrasse de la piscine, pendant deux heures j'oublie cela ; je suis un homme auquel il suffit de nager, de s'offrir à la pénétrante chaleur, de respirer. Mais la saison s'avance, dès six heures la fraîcheur oblige à reprendre les vêtements. Je rentre, et, de nouveau, je pense.

Dimanche 27

Même temps. Le léger vent du nord-est, qui nous vaut ces belles journées, persiste. Ce matin, conduit Marie-Paule et Laurent à la gare pour le train de onze heures quarante-huit (qu'ils ont bien failli manquer parce que S. s'est entêtée à vouloir, au passage, prendre un air de messe à l'église Jeanne-d'Arc). De quatre à six, quatre bains coupés de bains de soleil. Deux heures tout nu dans l'eau et au soleil. Beaucoup nagé, tantôt sportivement – vitesse et fond –, tantôt nonchalamment pour le plaisir de s'étendre dans l'épaisseur fluide, de flotter sur le dos, de sentir les filets liquides me glisser tout le long du corps. C'est tellement plus aisé, quand on est nu, de se couler dans l'eau, d'en sortir, d'y retourner, etc. Pas besoin de changer un slip mouillé pour un sec, de réenfiler le premier pour se rebaigner, et ainsi de suite. Et puis on ne profite pas d'un bain de soleil, avec un truc qui vous empêche de vous rôtir les fesses. Enfin, je déteste avoir sur la peau (le ventre surtout, chez moi si fragile) quelque chose de mouillé. Évidemment, pouvoir être nu dans une piscine et autour, cela représente un luxe extrême, rarissime, dû à l'hypocrite stupidité de ce monde. Je déplore d'être, à cet égard, un privilégié ; mais j'estime à sa valeur ce privilège. Quant à S., tout cela ne l'intéresse pas. Elle ne se trempe même plus les jambes. Pendant que je me baigne, elle, en robe de ville, taille ses rosiers.

Quand je rentre, imbibé de soleil, les poumons lavés comme le corps, physiquement heureux, ce bien-être a chassé ma tristesse ; mais, peu à peu, elle revient. Une lassitude intellectuelle et morale se substitue à la bonne fatigue musculaire.

Extrait n° 27 – Thias, 15 septembre 1967

Gris et froid. Vers trois heures, allés chercher madame Martignon qui a passé l'après-midi ici et que nous avons ramenée à Limoges vers six heures. Ce matin et ce soir, relu ce cahier depuis début 1960 jusqu'à hier. Sept ans de ma vie. Qu'en pensé-je ?... Pas grand chose. Je regrette ces années où j'écrivais *La Révolution*, je déplore de n'avoir pu y consacrer plus de temps (aux 3 volumes parus), talonné que j'étais par mon engagement pour *Waterloo*, harcelé par mes articles. Et, c'est tout. Que me reste-t-il d'avoir écrit ces livres, d'avoir vécu ces sept années ? Rien. À présent, j'attends avec quelque impatience de corriger les épreuves des *Hommes perdus*, et je vois avec horreur venir le temps du service de presse, des interviews, des singeries à la T.V. et à la radio, des signatures : tout ce que je déteste de plus en plus. Je tâcherai d'en éviter le plus possible. S. dira que j'ai tort, elle se fâchera, et elle aura raison.